

**Des bêtises offertes aux enfants. De l'art d'éduquer à
l'art d'amuser dans les romans et albums pour la
jeunesse XIXe-XXIe siècles**

Céline Thévenot

► **To cite this version:**

Céline Thévenot. Des bêtises offertes aux enfants. De l'art d'éduquer à l'art d'amuser dans les romans et albums pour la jeunesse XIXe-XXIe siècles. Littératures. 2011. dumas-00633330

HAL Id: dumas-00633330

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00633330>

Submitted on 18 Oct 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Céline THÉVENOT

DES BÊTISES OFFERTES AUX ENFANTS

**De l'art d'éduquer à l'art d'amuser dans les romans et
albums pour la jeunesse
XIX^e – XXI^e siècles**

Mémoire dirigé par M. Jean-François MASSOL,
professeur de littérature française et didactique de la littérature.

UFR DES LETTRES ET ARTS

Mémoire de 1^{ère} année – Master Métiers de l'enseignement scolaire

Spécialité Lettres, Langues, Langage, Parcours Lettres

Année universitaire 2010-2011

Table des matières

Introduction	4
I – Quelles bêtises offertes aux enfants dans la littérature de jeunesse ?	19
A. La figure du garnement en littérature de jeunesse	19
B. Les personnages impliqués par les bêtises.....	20
C. Typologie des bêtises.....	22
D. Les limites de ce qu'on entend par le terme de « bêtise »	27
E. Les punitions.....	28
F. Les fonctions des bêtises : pourquoi les enfants font-ils des bêtises ?	32
II – Des bêtises en vue d'éduquer une « petite bête » : XIX^e siècle - première moitié du XX^e siècle	35
A. Apparition de la littérature de jeunesse : une littérature éducatrice et moralisante.....	35
B. Spécificité de la littérature éducatrice et moralisante.....	39
C. Des garnements amusants comme contre-exemples.....	41
a) Le plaisir de lire leurs aventures	41
b) Les modalités d'expression de la morale	43
c) Des garnements qui deviennent de petits anges	47
D. La question de l'autorité	49
a) Le statut de l'adulte	50
b) Une réflexion ancienne sur l'éducation	51
III – Des bêtises qui mettent en évidence un enfant qui s'affirme et qui s'amuse : deuxième moitié du XX^e siècle - XXI^e siècle	56
A. La littérature comme preuve du changement.....	56
a) Un garnement qui s'affirme, revendique son statut, son identité, sa place	57
b) Une affirmation d'enfant qui ne peut se faire sans un certain déclin de l'autorité	58
B. Les causes sociétales d'un tel renversement.....	66
a) Le mouvement protestataire des années 1970...	66
b) ...et l'émergence d'une nouvelle vision de l'enfant et de ses bêtises...	67
c) ...encouragent une nouvelle littérature dite subversive.	70
C. Les rôles des bêtises.....	71
a) Incitation aux bêtises ou hédonisme	71
b) Imaginaire et procuration	73
c) Une perte de la morale?	73
Conclusion	78
Bibliographie	82
A. Littérature de jeunesse	82
B. Ouvrages, articles et travaux universitaires	84
C. Sources web	86

Introduction

Les bêtises concernent tous les hommes. Aucun ne peut prétendre n'avoir jamais fait de bêtises, que ce soit dans son enfance, sa jeunesse ou à l'âge adulte. Mais lorsque l'on parle de bêtises, c'est généralement aux enfants que l'on pense. On imagine facilement ces derniers dessiner sur les murs, casser le vase transmis de génération en génération, poser un seau d'eau sur le haut de la porte ou encore arroser les plantes en plastique de la maison. Toutes ces représentations sont ancrées dans les esprits. Notre quotidien, notre propre enfance ainsi que les représentations de l'enfant à la télévision ou dans la littérature participent à la création de ces images mentales. La littérature est représentative d'une société, elle est à la fois cause et conséquence de son évolution. S'intéresser aux bêtises en littérature de jeunesse permet alors d'aborder les bêtises et le système de représentations dans lequel elles sont inscrites.

D'après les recherches que j'ai effectuées dans le temps imparti, il ne semble pas que les bêtises en littérature de jeunesse aient été un sujet déjà traité. Certes, certains ouvrages parlent de la figure du garnement¹, mais peu de détails sont donnés sur les caractéristiques de ses bêtises. De plus, aucun écrit ne retrace l'évolution du personnage de l'enfant terrible, de son invention à aujourd'hui.

Par ailleurs, j'ai trouvé de nombreux ouvrages critiques ou de travaux universitaires sur les thèmes impliqués par les bêtises, à savoir celui de la morale et du rapport entre les parents et les enfants. Néanmoins, les thèmes sont traités indépendamment de la bêtise. La question de la morale en littérature de jeunesse est principalement développée dans les ouvrages retraçant l'histoire de la littérature pour enfants. Quant au rapport entre parents et enfants, on trouve par exemple des travaux d'étudiants sur « l'adulte face à l'enfant dans la littérature de jeunesse », « la figure du père dans la littérature de jeunesse » ou encore « les rapports inversés entre parents et

¹ Cf. Jacques Gimard et Jean-Paul Gourevitch, « Les enfants terribles » dans *Mémoires d'enfances*, Paris, Le Pré aux Clercs, 2004, p. 90-91 ou Ségolène le Men, « De Jean-Paul Choppart à Struwwelpeter. L'invention de l'enfant terrible dans le livre illustré » dans Francis Marcoin (dir.), *L'Enfance de la littérature*, *Revue des Sciences Humaines* n°225, janvier-mars 1992, p. 45-99.

enfants : la notion de responsabilité »¹. Ces travaux ne décrivent pas une évolution de ce rapport dans la mesure où ils se focalisent sur la littérature contemporaine.

Mon étude a donc pour but de mettre en évidence une évolution des bêtises et du système dans lesquelles elles sont inscrites. L'on peut parler de système dans la mesure où l'étude des bêtises n'implique pas seulement l'étude de leurs caractéristiques. Elle induit en effet une analyse des protagonistes, des raisons qui poussent aux bêtises, du rôle des bêtises en littérature, du modèle d'éducation, de la punition et du rapport à l'autorité. Les pistes d'études sont multiples, on le voit. D'une manière générale, nous nous demanderons en quoi la littérature de jeunesse française du XIX^e au XXI^e siècles permet de réfléchir à la présence et l'évolution des bêtises dans le contexte familial.

Mon étude des bêtises se déroulera en trois étapes. D'abord, il conviendra de définir la notion de bêtise dans toutes ses implications à partir des œuvres de littérature de jeunesse. Je m'interrogerai sur la figure du garnement, sur les personnages impliqués, sur les limites des bêtises, sur les punitions et sur les raisons poussant les enfants à devenir des contrevenants. Je dresserai également une typologie des bêtises. Après la mise en évidence de l'évolution entre le XIX^e et le XXI^e siècles, l'étude se fera en deux temps, de manière chronologique. Je verrai d'abord le rôle des bêtises dans la littérature édificatrice et moralisante du XIX^e siècle. Pour finir, la dernière partie traitera des bêtises en littérature de jeunesse dans la seconde moitié du XX^e et le début du XXI^e siècles. Les bêtises sont aujourd'hui moins au service de l'éducation des enfants que de leur plaisir.

¹ Lille III Jeunesse [en ligne]. URL : <http://jeunesse.lille3.free.fr/>, rubrique « mini thèses », consulté le 8 février 2011.

Présentation du corpus

Cherchant à montrer l'évolution des bêtises entre le XIX^e siècle et le XXI^e siècle, la présentation de mon corpus se fera de manière chronologique.

✓ **Louis Desnoyers, *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*¹**

Jean-Paul Choppart est un jeune garçon de neuf ans qui ne peut s'empêcher de jouer des tours aux autres. Un jour, ne supportant plus l'éducation stricte et les coups de fouet donnés par son père, il décide de s'enfuir de la maison familiale. Suite à un vol de cerises, il se retrouve en prison. Il arrive à s'échapper de sa cellule grâce au fils du garde champêtre, Petit Jean. Jean-Paul Choppart le convainc de partir avec lui. Ici commence leur véritable aventure qui les mènera d'abord travailler chez un meunier. Ils suivront ensuite une troupe de saltimbanques. Comme l'indique le titre, ils vivent mésaventures sur mésaventures et finissent par regretter la belle époque où ils vivaient auprès de leur famille. La fin du roman nous apprend que toutes les aventures vécues par Jean-Paul Choppart ont été soigneusement organisées au préalable par son père dans le but de lui donner une leçon.

✓ **La Comtesse de Ségur, *Les Malheurs de Sophie*²**

Sophie habite un château de la campagne avec ses parents M. et Mme de Réan, mais son père n'est pas souvent présent. Curieuse et aventureuse, elle ne cesse d'avoir des « idées »³ : laisser sa poupée de cire au soleil, apprivoiser un écureuil, se faire friser les cheveux avec de l'eau de pluie... Elle commet en fait bêtises sur bêtises avec la complicité de Paul, son cousin, qui est bon et tente de lui montrer le droit chemin. À la fin du roman, une question d'héritage contraint les familles de Sophie et de Paul à partir en Amérique. Lors du voyage en bateau, la maman de Sophie trouvera la mort lors d'une terrible tempête.

¹ Louis Desnoyers, *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*, Paris, Nelson Éditeurs, s.d., 194 p., [d'abord édité dans *Le Journal des enfants* (France) entre 1832 et 1833 ; 1^{ère} édition : Paris, Hetzel, 1865], (désormais *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*).

² La Comtesse de Ségur, *Les Malheurs de Sophie*, Paris, Rageot-Éditeur, 1989, 162 p., [1^{ère} édition : Paris, Hachette, 1859], (désormais : *Les Malheurs de Sophie*).

³ *Les Malheurs de Sophie*, p. 141.

✓ **La Comtesse de Ségur, *Un Bon petit diable*¹**

Charles, 12 ans, est élevé par sa cousine, la veuve Mac'Miche, qui se conduit comme une mégère. Pour se venger de ce qu'elle lui fait subir, Charles lui joue de nombreux tours, avec la complicité de Betty, la servante. Mme Mac'Miche est exaspérée et décide de le mettre en pension chez les frères Old Nick. Dès qu'il le peut, Charles va rendre visite à sa cousine Juliette, une jeune aveugle de 15 ans. La jeune fille joue le rôle du bon ange auprès de ce petit diable. À la mort de Mme Mac'Miche, le garçon décide d'habiter chez Juliette et sa sœur Marianne. Il devient adulte et la fin du roman se conclut sur son mariage avec Juliette.

✓ **Alain Serres, *Puni-Cagibi !*²**

Cet album met en scène un petit garçon, Simon, qui cherche par tous les moyens à être envoyé dans le cagibi. Lorsqu'il fait une bêtise, ses parents l'envoient systématiquement dans la sombre pièce. Loin de considérer cela comme une punition, Simon trouve au contraire que le cagibi est un endroit charmant pour jouer et s'inventer des histoires.

✓ **Philippe Corentin, *Mademoiselle Sauve-qui-peut*³**

Mademoiselle Sauve-qui-peut porte bien son nom. Toujours espiègle, parfois cruelle, elle ne cesse de jouer des tours aux animaux et à sa maman. Cette dernière, exaspérée, l'envoie porter une galette et un petit pot de beurre chez sa grand-mère. Une fois arrivée chez sa mamie, la chipie découvre un loup couché dans le lit. Mademoiselle Sauve-qui-peut le chasse violemment. Heureusement, la grand-mère arrive et explique à sa petite fille qu'elle a recueilli volontairement l'animal mourant de faim et de froid.

¹ La Comtesse de Ségur, *Un Bon petit diable*, Paris, Gallimard Jeunesse, 1992, 266 p., [1^{ère} édition : Paris, Hachette, 1865], (désormais *Un Bon petit diable*).

² Alain Serres, Claude K. Dubois (ill.), *Puni-Cagibi !*, Paris, L'École des loisirs, 1990, s.p., 28 pages comptées, (désormais *Puni-Cagibi !*).

³ Philippe Corentin, *Mademoiselle Sauve-qui-peut*, Paris, L'École des loisirs, 1996, s.p., 30 pages comptées, (désormais *Mademoiselle Sauve-qui-peut*).

✓ **Sylvie de Mathuisieulx, *Comment faire enrager Maman en 10 leçons*¹**

Ce livre se présente sous la forme d'un petit manuel. Á la manière d'un documentaire, il recense avec minutie dix petites manies, ou bêtises, pour devenir un parfait casse-pieds et agacer sa maman : ne pas ranger sa chambre, ne pas fermer la porte du frigo, ne pas s'essuyer les pieds en entrant dans la maison, *etc.*, voilà ce qui a le don d'énerver les parents...

✓ **Pierre Bertrand, *Cornebidouille*²**

Tous les soirs, c'est toujours la même comédie : Pierre refuse catégoriquement de manger sa soupe. Personne n'arrive à le faire changer d'avis. Son père tente de le menacer en lui parlant d'une terrible sorcière chargée de faire peur aux enfants pour leur faire avaler ce qu'ils ont dans leur assiette. La menace devient réalité : la sorcière Cornebidouille vient rendre visite à Pierre dans sa chambre. Mais le petit garçon malicieux prend la sorcière à son propre piège et finit par la faire disparaître dans les toilettes.

✓ **René Goscinny, *Les Bêtises du Petit Nicolas*³**

Nicolas et ses amis, qu'ils soient en classe, au cirque, à la fête foraine ou à la maison, ont toujours de merveilleuses idées pour s'amuser : lancer des pétards, échapper à l'attention de la maîtresse pour acheter de la barba à papa, jouer avec un avion lorsque son père travaille... Cela n'est pas du goût de tous. Tour à tour, ils se font reprendre ou punir par leur surveillant le Bouillon, par la maîtresse ou par les parents. Dans l'étude qui va suivre, je me suis focalisée sur les chapitres « La punition » et « Tonton Eugène »⁴ car l'action se déroule dans un contexte familial.

¹ Sylvie de Mathuisieulx, Sébastien Diologent (ill.), *Comment faire enrager Maman en 10 leçons*, Darnétal, Petit à Petit, 2003, s.p., 26 pages comptées, (désormais *Comment faire enrager Maman en 10 leçons 10*).

² Pierre Bertrand, Magali Bonniol (ill.), *Cornebidouille*, Paris, L'École des loisirs, 2003, s.p., 32 pages comptées, (désormais *Cornebidouille*).

³ René Goscinny et Jean-Jacques Sempé, *Les Bêtises du Petit Nicolas*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2008, 160 p., (désormais *Les Bêtises du Petit Nicolas*).

⁴ *Les bêtises du Petit Nicolas*, respectivement p. 65-74 et p. 75-83.

Le premier épisode inédit du Petit Nicolas paraît dans « Sud-Ouest Dimanche » en mars 1959. Son succès est unanime et le livre *Le Petit Nicolas* est publié en 1960¹. Le deuxième tome, *Les Récrés du Petit Nicolas* (1961), a davantage de succès que le premier. Depuis, plusieurs titres sont parus : *Les Vacances du Petit Nicolas* (1962), *Le Petit Nicolas et les copains* (1963), puis *Les Aventures inédites du Petit Nicolas* (2004) que la fille de René Goscinny fait paraître après le décès de son père en 1977. J'ai décidé de choisir *Les Bêtises du Petit Nicolas* pour mon corpus non pas pour le contenu mais pour son titre significatif. Malgré sa parution en 2008, cette œuvre est représentative des années 1960-1970 dans la mesure où les histoires ont été rédigées par Goscinny avant son décès.

Explication du corpus

Le corpus présente un hiatus temporel entre les œuvres anciennes et les œuvres récentes. Un peu moins de cent ans séparent *Un Bon petit diable* et la première parution des histoires du Petit Nicolas. Les recherches que j'ai menées, dans la contrainte de temps impartie à ce mémoire, ne m'ont pas permis de trouver de romans de la fin du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècles mettant en récit les bêtises.

Néanmoins, il semblerait que les bêtises aient été reprises dans la bande dessinée au début du XX^e siècle, voire avant. Karine Delobbe précise à ce sujet que « l'humour apparaît au XIX^e dans la presse pour enfants ». Lorsque Louis Desnoyers crée le personnage de Jean-Paul Choppart, il les publie d'abord sous la forme d'un feuilleton dans le *Journal des enfants*. Au début du XX^e siècle, Maurice Languereau et J. Porphyre Pinchon publient *Bécassine* dans *La Semaine de Suzette* (1905). Ce personnage représente la sottise ou la niaiserie. Bécassine commet de multiples bévues qui prêtent à rire. Louis Forton invente en 1908, pour le journal *L'Épatant*, les *Pieds-nickelés* et, en 1924, le terrible *Bibi Fricotin*. *Les Pieds-nickelés* sont une bande de trois ivrognes dont un est tout juste sorti de prison. Ils s'expriment en pur argot de l'époque et leur seul but dans la vie est de se la « couler douce »². *Les Pieds Nickelés*, comme *Bibi Fricotin*,

¹ Le Petit Nicolas, site officiel [en ligne]. URL : <http://www.petitnicolas.com/#part=historique>, consulté le 15 avril 2011.

² Les Pieds-nickelés [en ligne]. URL : <http://matthieu.chevrier.free.fr/sommaire.html>, consulté le 20 avril 2011.

n'utilisent pas toujours des procédés recommandables quand ils triomphent des méchants¹.

Il faut également envisager l'influence d'autres pays en littérature de jeunesse. *Pim Pam Poum* est une série de bande dessinée publiée dans le *New York Journal*. Cette bande dessinée est l'histoire d'une famille qui vit sur une île tropicale imaginaire. Pam et Poum sont deux garnements qui ne pensent qu'à faire des farces à toute la famille et principalement au Capitaine et à l'Astronome².

Inspiré du fameux *Max und Moritz* de Wilhelm Busch, l'un des précurseurs allemands de la bande dessinée³, Rudolph Dirks publie une bande dessinée dans le *New York Journal* en 1897 : *The Katzenjammer Kids*. Il publie ensuite pour un journal concurrent. Dès lors, deux séries coexistent en parallèle : *The Captain and the Kids* de Dirks dans le *New York World* et la série *The Katzenjammer Kids* poursuivie par Harold Knerr dans le *New York Journal*. La série est traduite en français sous le nom de *Pim Pam Poum* dans *Le Journal de Mickey* en 1938. Ils sont reparus dans les années 1970 dans *Charlie Mensuel* sous le titre original *The Katzenjammer Kids*.

À partir de ce rapide aperçu, il faut dresser un premier constat : la bande dessinée ne propose pas un discours moral aux enfants. Dans leur synthèse Jean-Paul Gourevitch et Jacques Gimard expliquent que « les illustrés [...] accentue[nt] cette propension à la transgression »⁴. Les comportements des personnages font rire, amuse simplement les lecteurs et peuvent même les influencer.

Un hiatus générique existe également au sein du corpus. Alors que les ouvrages du XIX^e sont des romans, les œuvres récentes sont en grande partie des albums ou de petits romans illustrés. Plus précisément, *Les Bêtises du Petit Nicolas* est un recueil de seize nouvelles. *Comment faire enrager Maman en 10 leçons* est classé parmi les romans dans les bibliothèques mais ressemble davantage à un album : chaque double page contient une illustration. De plus, il n'y a pas de trame narrative, seulement une liste de conseils.

¹ J. Gimard et J.-P. Gourevitch, « Les enfants terribles », *op.cit.*, p. 90.

² Pim Pam Poum [en ligne].

URL : http://www.bandedessinee.monespace.net/personnages/pimpampoum/pim_pam_poum.html et http://fr.wikipedia.org/wiki/Pim,_Pam_et_Poum, consultés le 20 avril 2011.

³ Wilhem Busch, Cavanna (adapt.), *Max et Moritz*, Paris, l'École des loisirs, 1978 [1^{ère} édition : *Max und Moritz*, Munich, Braun et Schneider, 1865].

⁴ J. Gimard et J.-P. Gourevitch, « Les enfants terribles », *op. cit.*, p. 90.

Les médiums aujourd'hui utilisés semblent correspondre à l'âge des enfants concernés par de telles lectures. D'après les œuvres que j'ai trouvées, la mise en récit des bêtises est destinée à des enfants entre 3-4 ans et 10-11 ans. Plus vieux, l'enfant entre dans ce qu'on appelle communément l'adolescence. Les bêtises l'intéressent probablement moins et il se tourne davantage sur des œuvres abordant les problèmes particuliers à l'adolescence (amour, amitié, découverte de soi, crise de l'adolescence...). Les bêtises de l'enfance sont loin. L'hypothèse de la raréfaction des bêtises dans les romans peut être émise.

Ces deux hiatus doivent donner lieu à des recherches complémentaires. Afin de combler le hiatus temporel, il serait intéressant de compléter notre étude des bêtises en littérature de jeunesse en étudiant davantage d'autres genres comme celui de la bande dessinée. De plus, il faudrait prolonger les recherches pour savoir s'il existe des romans volumineux de littérature de jeunesse contemporaine traitant du thème des bêtises.

L'étude des illustrations pourraient constituer une autre approche des bêtises, notamment quant à la représentation iconographique des garnements. Le temps imparti à la recherche ne m'a pas permis de m'y intéresser, excepté pour déterminer l'âge des enfants dans les albums.

Explication du terme « bêtise »

Le substantif « bêtise » est communément employé par la majorité de la population francophone. Il est dérivé du mot *beste*, lui-même dérivé du latin *bestia*, et apparaît pour la première fois dans un texte du XV^e siècle¹.

Le terme latin *bestia* signifiait « animal », par opposition à « homme ». Son étymologie indique que la bêtise est un comportement digne d'une bête. Ce terme s'applique à tout être animé, excepté l'homme. Ce dernier, par la bêtise, échappe donc à son humanité, il devient « non humain ».

D'après ces différentes acceptations, la bêtise exprime d'abord le manque d'intelligence, le manque de jugement. Elle est alors synonyme de stupidité. Par spécialisation, la bêtise peut aussi désigner une parole dénuée d'intelligence, une sottise.

¹ Alain Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaire Le Robert, 2010 [1^{ère} édition : 1993].

Nous employons ce sens notamment dans l'expression « dire des bêtises ». Le troisième sens du terme correspond à une action irréfléchie, imprudente ou répréhensible. Une bêtise désigne également un objet sans importance, une bagatelle. Enfin, dans un tout autre registre, la bêtise est un berlingot à la menthe, spécialité de la ville de Cambrai¹.

Dans le cadre de ce mémoire, il convient de distinguer la bêtise et les bêtises. En fonction du déterminant associé au substantif, la signification diffère. Précédé d'un déterminant défini féminin singulier, le terme de bêtise relève du domaine de l'intelligence, c'est-à-dire du domaine de la réflexion, du mental. Cette acceptation est utilisée dans une certaine mesure au sein du domaine médical pour désigner des pathologies présentes chez certains patients. Par exemple, l'arriération mentale se caractérise par un déficit intellectuel important, résultat d'un défaut de développement et d'acquisition. L'arriération est classée en cinq catégories en fonction du quotient intellectuel². Toutefois la « bêtise » n'a pas sa place dans les définitions médicales puisque elle renvoie à un jugement subjectif porté sur une personne. Ce sont donc les termes « débilité mentale » ou « idiotie », relevant spécifiquement du domaine médical, qui reprennent ce défaut d'intelligence de manière objective. Des critères spécifiques permettent en effet de déterminer l'âge mental du patient³. Historiquement, le terme « idiot » prend au milieu du XVII^e siècle la valeur de « personne d'un niveau intellectuel anormalement bas », puis l'idiotie intègre le domaine médical et désigne une « personne atteinte de l'état le plus grave d'arriération mentale », c'est-à-dire « un débile profond »⁴ dans des termes plus modernes.

Présente dans le domaine médical à travers d'autres termes, la bêtise est également un élément important en littérature. Elle a régulièrement inspiré les écrivains. Certains la caractérisent comme « un immense et inépuisable sujet littéraire »⁵.

Gustave Flaubert – auteur du XIX^e siècle – s'est opposé à la bêtise dans sa correspondance comme dans son œuvre : « Nous ne souffrons que d'une chose : la

¹ Définitions empruntées au *Petit Larousse*, Paris, Larousse, 2000.

² Voir : arriération mentale et déficit intellectuel [en ligne], URL : <http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychiatrie/adulte/pathologie/arrieration.htm>, consulté le 20 avril 2011.

³ Les bêtises sur « AZ Santé », [en ligne]. URL : <http://www.az-sante.com/DICO/B/betise.php>, consulté le 18 mars 2011.

⁴ Définitions emprunté à A. Rey (dir.), *Dictionnaire historique*, op.cit.

⁵ Bernard Fauconnier, « Un monstre moderne » dans « La bêtise une invention moderne », *Le magazine littéraire* n°466, juillet-août 2007, p. 31.

Bêtise. Mais elle est formidable et universelle », déclare-t-il à Georges Sand en 1871¹. En 1874, dans sa correspondance avec la princesse Mathilde, Flaubert explique :

Je suis, pour mon compte, effrayé par la bêtise universelle ! Cela me fait l'effet du déluge et j'éprouve la terreur que devaient subir les contemporains de Noé, quand ils voyaient l'inondation envahir successivement tous les sommets. Les gens d'esprit devraient construire quelque chose d'analogue à l'Arche, s'y enfermer et vivre ensemble².

La bêtise lui fait peur, elle est partout et envahit la Terre. Depuis son plus jeune âge, Flaubert est obsédé par l'ineptie, il se passionne pour l'idiotie. D'une part, l'auteur s'intéresse à la bêtise comme une pure performance de langage, il relève et note avec scrupule les incongruités qu'il entend. Son *Dictionnaire des idées reçues*³ constitue la preuve d'un travail de longue haleine. Flaubert collectionne les inepties et les répertorie. D'autre part, il considère la bêtise comme révoltante, lorsque celle-ci « exerce sa nuisance active dans la vie privée ou publique, [...] fait des victimes, [...] humilie et diffame, [...] ridiculise l'intelligence, [...] vexe l'honneur ou [...] traîne la grâce dans la boue, [...] discrimine et rabaisse la supériorité »⁴. La bêtise est donc traversée par un paradoxe : elle est odieuse lorsqu'elle exerce son pouvoir mais charmante si elle révèle la fragilité des individus. Cette fragilité caractérise le personnage de Félicité, héroïne d'« Un cœur simple »⁵. La bêtise de Félicité est humble et modeste, elle est proche du sens étymologique, à savoir proche de la bestialité⁶.

Flaubert a le pressentiment que la bêtise, attachée à l'humanité depuis les origines, entre dans une phase de nuisance avec la révolution technique. L'art industriel abrutit les hommes, les lobotomise. La bêtise découle du formatage des mentalités aux normes des idées reçues. Dans ses dernières années, Flaubert écrit le mot Bêtise avec une majuscule :

¹ Correspondance de 1871 (14 novembre), Éd. Danielle Girard et Yvan Leclerc, Rouen, 2003 [en ligne]. URL : <http://flaubert.univ-rouen.fr/correspondance/conard/outils/1871.htm>, consulté le 5 avril 2011.

² Correspondance de 1874 (8 juin), Éd. Danielle Girard et Yvan Leclerc, Rouen, 2003 [en ligne]. URL : <http://flaubert.univ-rouen.fr/correspondance/conard/outils/1874.htm>, consulté le 5 avril 2011.

³ Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues* dans *Bouvard et Pécuchet*, Paris, Gallimard, 1988 [1^{ère} édition : d'après le travail d'édition scientifique d'Étienne-Louis Ferrère, Paris, éd. Louis Conrad, 1913].

⁴ Pierre-Marc de Biasi, « Flaubert : sus à l'ennemi ! » dans « La bêtise une invention moderne », *Le magazine littéraire* n°466, juillet-août 2007, p. 48.

⁵ Gustave Flaubert, « Un Cœur simple » dans *Les Trois Contes*, Paris, Éditions Garnier Frères, 1960, [1^{ère} édition : Paris, George Charpentier, 1877].

⁶ Analyse du personnage de Félicité d'après B. Fauconnier, « Un monstre moderne », art.cité, p. 32.

[...] c'est qu'il s'agit pour lui de quelque chose d'aussi vaste, d'aussi fatal et d'aussi invincible que la Bête elle-même, celle de l'Apocalypse dont une des sept têtes a été tranchée à mort puis a ressuscité et porte sa plaie guérie¹.

Flaubert considère la Bêtise comme son ennemi et a voulu consacrer les dernières années de sa vie à une révolte littéraire contre cet adversaire. *Bouvard et Pécuchet*² devait avoir pour sous-titre *L'Encyclopédie de la bêtise humaine* et devait contenir, outre le roman que nous connaissons sous ce titre, un second volume qui comprenait le *Dictionnaire des idées reçues* dont nous possédons plusieurs esquisses. Ces deux œuvres publiées de manière posthume reflètent la volonté de l'auteur de faire une Encyclopédie de la bêtise. L'absence d'entrée pour le terme bêtise dans son dictionnaire en est la preuve : la bêtise recoupe en fait toutes les entrées et correspond à l'ensemble des définitions proposées. Dans *Bouvard et Pécuchet*, l'auteur met en doute la validité de toutes les tentatives intellectuelles et de toutes les connaissances humaines. L'homme peut être bête tout en connaissant tous les savoirs établis du siècle.

Ainsi, la bêtise que combat Flaubert est la bêtise sociale. Il se révolte contre le siècle et son progrès, contre les bourgeois satisfaits qui s'idolâtrèrent, contre la vanité de ces derniers. Les contemporains portant en eux la bêtise, ce sont eux qu'il faut détruire.

Pour combattre la bêtise qui est partout, Jean-Yves Jouannais préconise l'utilisation de l'idiotie dans son récent essai³. Sa réflexion s'inscrit dans le domaine des arts. Cette réhabilitation de l'idiotie peut paraître surprenante dans la mesure où le terme idiotie signifie « manque d'intelligence, de bon sens »⁴ et peut être mis en parallèle avec la première acception du terme bêtise. Aussi, une valeur négative les caractérise. Néanmoins, Jouannais prône l'émergence de l'idiotie car c'est elle qui permettrait de fournir la meilleure des armes pour empêcher la bêtise de nuire. La bêtise est là où le monde cesse d'être envisagé en termes de possibilité. Les deux termes sont alors distincts l'un de l'autre.

¹ P. M. de Biasi, « Flaubert : sus à l'ennemi ! », art. cité, p. 50.

² Gustave Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, Paris, Gallimard, 1988, [d'abord publié dans la *Nouvelle Revue de décembre* 1880 à mars 1881, puis en volume chez Lemerre (Paris), en 1881].

³ Jean-Yves Jouannais, *L'Idiotie*, Paris, Beaux arts magazine, 2003.

⁴ *Petit Larousse, op.cit.*

L'auteur considère l'idiotie comme une attitude esthétique et cherche à « [la] promouvoir [...] pour lutter contre le sérieux des imbéciles »¹. L'idiotie dont il parle prend racine dans la philosophie et la littérature. Fédor Dostoïevski décrit l'idiotie comme une déficience mentale dans *L'Idiot*, paru en 1869 (acceptation médicale). Le philosophe Clément Rosset a, quant à lui, développé la notion d'idiotie en s'appuyant sur l'étymologie du terme². L'idiotie vient du terme *idiotès* et porte un double sens. Le premier sens, aujourd'hui inusité, renvoie à la singularité, au particulier. Une chose idiote est une chose unique ancrée dans le réel, elle n'a pas de double. Selon Jouannais, l'idiotie « concerne alors la modernité en art, cette tradition de la rupture au sein de laquelle la stratégie du nouveau s'avère nécessaire et suffisante »³. Le deuxième sens est plus commun, il fait référence au dénuement d'intelligence, à la déraison. Dans l'art contemporain, ce sens est également de mise : « l'artiste, contraint de donner le jour à des objets nécessairement et essentiellement idiots [joue] pour lui-même, sur un mode mimétique, la comédie d'une idiotie comme comportement »⁴. L'art doit donc recouvrir les deux sens du terme idiotie :

Les artistes jouent à l'idiotie, ils doivent être uniques, singuliers afin de s'imposer dans le monde de l'art mais également paraître idiots pour pouvoir « sinon condamner, du moins négocier les limites de l'art »⁵.

L'idiotie est, pour Jouannais, « une forme de guerre au pâle esprit du temps »⁶. Elle serait alors une forme de révolte, de violence faite aux normes :

[...] en art, elle s'approcherait assez d'une notion étrangère à notre culture ; celle, dans la société traditionnelle 'aré'aré (îles Salomon), du namo, c'est à dire du « tueur », du briseur d'interdits. Un tueur de

¹ J.Y. Jouannais, *L'Idiotie*, *op.cit.*, d'après la note de lecture [en ligne]. URL : http://www.galerie-photo.com/l_idiotie.html, consulté le 1^{er} avril 2011.

² Clément Rosset, *Le réel, traité de l'idiotie*, Paris, Les Éditions de minuit, 1997, d'après Pascale Riou, *Jean-Yves Jouannais et l'idiotie en art*, Mémoire de master « Hommes, sociétés, technologie », Mention Histoire et Histoire de l'art, Spécialité Histoire de l'art, Grenoble : Université Pierre Mendès France, 2006-2007, p. 9, [en ligne]. URL : http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/27/96/50/PDF/Jean-Yves_Jouannais_et_l_idiotie_en_art.pdf, consulté le 1^{er} avril 2011.

³ J.Y. Jouannais, *L'Idiotie*, *op.cit.*, d'après la note de lecture [en ligne]. URL cité.

⁴ *Ibid.*

⁵ Propos de Jean-Yves Jouannais, cités par Pascale Riou, *Jean-Yves Jouannais et l'idiotie en art*, travail universitaire cité, p. 9-10.

⁶ Lémi, « Jean-Yves Jouannais, l'idiotie sur le sentier de la guerre » [en ligne].

URL : <http://www.article11.info/spip/Jean-Yves-Jouannais-l-idiotie-sur>, consulté le 1^{er} avril 2011.

tabous, au sens où l'emmerdeur décime les conventions, abat les limites¹.

En définitive, Jouannais s'attache à défendre la nécessité de l'idiotie en art dans la mesure où c'est elle qui permet de dépasser les cadres institués par la société. Elle permet d'offrir au monde des possibilités et donc de détruire la bêtise.

Ainsi, la bêtise est le sujet de nombreuses réflexions ces deux derniers siècles. Cette bêtise est celle de l'adulte et se réfère au champ de l'intellectuel. Ces conceptions peuvent-elles être reliées aux bêtises dans la littérature de jeunesse ? Que peut-on dire sur les bêtises des enfants ?

Tout d'abord, les bêtises enfantines ne relèvent pas du domaine médical puisqu'elles ne sont pas des pathologies.

Ensuite, la bêtise que combat Flaubert correspond à la bêtise sociale, celle des adultes, spécialement des bourgeois. Elle est certes liée au comportement, comme les bêtises des enfants en littérature de jeunesse, mais elles ne dépendent pas des mêmes causes. La bêtise de Bouvard et de Pécuchet n'a pour origine que leur volonté de tout connaître et de tout maîtriser, alors que les bêtises des enfants sont la plupart du temps liées à leur volonté de s'amuser ou au désir de défier l'autorité d'un adulte, généralement des parents.

Selon Jouannais, la bêtise est le fait d'aller toujours dans le sens de ce qui est la norme, elle ne permet pas l'émergence de possibilités. Au contraire, les bêtises de l'enfant lui permettent d'aller contre ce qui est attendu. Les bêtises lui offrent un large champ de possibilités : il peut faire autant de bêtises que son imagination le lui permet.

Revenons aux définitions que nous avons données en début de partie. Le premier sens de « bêtise » est synonyme de stupidité ; la bêtise correspond au manque de jugement. Le substantif est alors précédé de l'article défini au féminin. L'enfant peut parfois manquer de jugement et fait des bêtises par ignorance. Dans le chapitre « les petits poissons », Sophie décide de saler et de couper les poissons que sa maman conserve précieusement dans une cuvette pleine d'eau. La petite fille souhaite cuisiner afin d'utiliser un petit couteau offert par son papa. Elle coupe du pain et des amandes que sa bonne lui donne, mais ne sachant que faire avec le sel, elle décide de faire un joli

¹ J.Y. Jouannais, *L'Idiotie*, *op.cit.*, d'après la note de lecture [en ligne]. URL cité.

plat de poissons Après que sa mère s'est rendu compte de ce qui était arrivé à ses poissons, Sophie lui avoue la vérité. Elle explique à sa maman :

Je ne voulais pas les tuer, je voulais seulement les saler, et je croyais que le sel ne leur ferait pas de mal. Je ne croyais pas non plus que de les couper leur fût mal, parce qu'ils ne criaient pas¹.

Sophie prétend n'avoir pas deviné ce qui allait advenir des poissons une fois salés et coupés. La bêtise découle alors de son ignorance. Toutefois, il est possible de s'interroger : Sophie n'avait-elle pas la possibilité de prévoir les conséquences de son acte ? Du haut de ses quatre ans, il semble qu'il lui aurait été possible de deviner que les poissons mourraient s'ils étaient coupés. Probablement trop préoccupée par son invention, Sophie n'a pas réfléchi. Ce n'est donc pas par réel manque de jugement qu'elle a commis sa bêtise, mais par amusement. Les bêtises des enfants ne sont pas liées à l'intelligence. Le contrevenant ne peut être qualifié d'idiote et l'expression « il est bête » n'a pas sa place dans mon étude.

Les bêtises des enfants, relevant donc d'une autre acception du terme bêtise, sont des actions irréfléchies, imprudentes ou répréhensibles. Ce sens-ci est employé dans l'expression « faire des bêtises ». Associé aux déterminants pluriels défini ou indéfini, à un déterminant indéfini singulier ou encore à un déterminant possessif, le terme bêtise est présent dans des phrases telles que « Jules fait des bêtises. », « Arrête immédiatement ces bêtises ! », « Les bêtises de cet enfant sont insupportables. », *etc.* Le terme auquel il faut s'intéresser dans ce mémoire relève du domaine du comportement, de l'action et non du domaine de l'intelligence.

Le problème de la subjectivité se pose lorsque l'on tente de donner les caractéristiques des bêtises. En effet, tout le monde a-t-il la même notion d'une action imprudente ? Pour un comportement donné, les gens auront-ils le même jugement ?

L'expression "faire une bêtise" [...] est parfaitement subjective, la bêtise en question pouvant être appréciée différemment selon les lieux et les gens. Ce qui sera une bêtise pour les uns ne le sera pas forcément pour les autres. Une bêtise, pourrait-on dire, est un "comportement particulier non conforme aux habitudes et qui surprend l'entourage"².

Il paraît logique que selon le contexte, le milieu de vie, l'idéologie ou encore l'éducation qu'il a eue, un individu n'ait pas la même opinion à propos d'une attitude

¹ *Les Malheurs de Sophie*, p. 21.

² Les bêtises sur « Santé AZ », [en ligne]. URL cité.

donnée. Les bêtises ne sont pas classées dans un répertoire exhaustif et leurs caractéristiques varient en fonction des considérations individuelles. Toutefois, il est possible de certifier que les bêtises sont communément associées aux comportements des enfants ou des adolescents, même si parfois les adultes peuvent également « faire des bêtises ». Les adultes désignent par le terme de bêtise leurs fautes minimales, principalement leurs maladresses, comme lorsqu'ils cassent un objet. Le terme peut aussi désigner leurs fautes plus graves, le vol par exemple. Les adultes minimisent alors leurs actes et retombent en quelque sorte « en enfance ». À travers cette minimisation, ils cherchent probablement à se justifier. En effet, on pardonne plus facilement à un enfant, encore en situation d'apprentissage de la vie, qu'à un adulte.

Face à ce problème de la subjectivité, il convient de déterminer plus précisément quelles sont les bêtises offertes aux enfants en littérature de jeunesse. Existe-t-il des constantes entre le XIX^e siècle et aujourd'hui ? Les bêtises sont-elles les mêmes ? Les parents ont-ils la même notion de bêtise ?

I – Quelles bêtises offertes aux enfants dans la littérature de jeunesse ?

A. La figure du garnement en littérature de jeunesse

Les enfants en littérature de jeunesse ne sont pas toujours désobéissants. Dans *Les Petites filles modèles*, les cousines de Sophie, Camille et Madeleine, en sont la preuve. En 1880, Johanna Spyri publie le premier roman *Heidi* en Suisse. L'auteur crée un contraste dramatique entre la nature saine de la montagne et la ville malsaine, nature déformée par la civilisation. Ce malaise est caractéristique de la fin du XIX^e siècle. La société est déchirée entre la confiance dans le progrès des sciences et techniques et la nostalgie d'une nature dont la pureté semble menacée¹. Heidi incarne l'image romantique de l'enfant, très répandue dans la littérature pour enfants anglo-saxonne, germanophone et scandinave. La fillette représente une créature candide, pas encore corrompue². Le succès des deux romans *Heidi* constitue la preuve que les lecteurs ne sont pas seulement attirés par les garnements. Dans ces romans, la petite fille vit des aventures dans la montagne, elle dispose d'une grande liberté physique et spirituelle, vit des relations privilégiées avec certains animaux...³. Le succès est probablement dû au plaisir des lecteurs à s'imaginer dans le même environnement que l'héroïne. Ils rêvent peut-être de sa situation, de sa liberté en pleine nature.

Toutefois, les enfants turbulents possèdent un avantage : ils amusent. Le roman *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart* marque l'apparition du « premier loubard »⁴. Les critiques s'accordent sur le fait que les enfants sages n'ont jamais intéressé la littérature de jeunesse. Et l'on comprend facilement pourquoi les plus terribles attirent : « on applaudit à leurs farces, on rit de leurs mésaventures, même si à la fin la morale reprend ses droits »⁵. Les farces et les mésaventures découlent de la désobéissance des enfants. Ces derniers provoquent ainsi plaisir et enthousiasme chez les lecteurs qui s'amusent des bêtises faites. Isabelle Nières-Chevrel précise que « seuls les personnages

¹ Denise Von Stockar, « Les secrets du héros bien aimé » dans « Mais qui sont les héros de la littérature de jeunesse », *La revue des livres pour enfants* n°241, juin 2008, p. 87-88.

² *Ibid.*, p. 89.

³ *Ibid.*, p. 90.

⁴ J. Gimard et J.-P. Gourevitch, « Les enfants terribles », *op. cit.*, p. 90.

⁵ *Ibid.*, p. 90.

transgressifs sont dynamiques, parce qu'ils sont désirants »¹. Selon son analyse, la Comtesse de Ségur ne peut plus écrire sur Camille et Madeleine dès la fin du premier chapitre. Elle fait entrer Marguerite au chapitre 2 et Sophie au chapitre 7². Sophie entraîne alors la petite Marguerite, plus influençable que Camille et Madeleine, dans ses diverses inventions. Finalement, les garnements aspirent à plus de liberté et leur champ d'action en est alors décuplé.

B. Les personnages impliqués par les bêtises

Intéressons nous d'abord aux principaux concernés, à savoir les enfants. Dans *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*, le narrateur précise l'âge du jeune garçon : il a neuf ans et demi³. L'âge de Sophie est également précisé, elle fête au cours du roman ses quatre ans⁴. Charles, héros d'*Un Bon petit diable*, a quant à lui douze ans⁵. Concernant les autres œuvres du corpus, l'âge des enfants n'est pas précisé. Seules les illustrations nous renseignent sur ce point. Le petit Simon dans *Puni-Cagibi* ne semble pas être plus vieux que Sophie. Mademoiselle Sauve-qui-peut, Nicolas et Pierre ont probablement entre six et huit ans. Enfin, *Comment faire enrager Maman en 10 leçons* ne met pas en scène un personnage précis. Il s'adresse à tous les enfants. Toutefois, l'illustration peut ici aussi apporter une indication. Le garçon représenté sur toutes les pages semble âgé de huit ans environ. Ainsi, les enfants présents dans les textes du corpus ont entre quatre et douze ans.

Force est de constater la supériorité numérique du garçon dans notre corpus. Seules deux des protagonistes turbulents – Sophie et Mademoiselle Sauve-qui-peut – sont des filles. Cette supériorité numérique s'explique peut-être par les représentations que l'on se fait des deux sexes. Depuis de nombreuses années, les petites filles sont considérées en général comme étant plus douces et plus calmes et ne sont donc pas privilégiées comme figures du garnement. D'une manière générale, encore aujourd'hui, les filles sont sous représentées dans la littérature de jeunesse. Sylvie Cromer, maître de conférences en sociologie à l'université Lille 2, a mené une étude sur les représentations sexuées en littérature de jeunesse. Elle explique que le masculin a tendance à devenir un

¹ Isabelle Nières-Chevrel, *Introduction à la littérature de jeunesse*, Paris, Didier Jeunesse, 2009, p. 161.

² *Ibid.*, p. 161.

³ *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*, p. 10.

⁴ *Les Malheurs de Sophie*, p. 53.

⁵ *Un Bon petit diable*, p. 9.

« neutre universel », alors que le féminin représenterait « une minorité de l'humanité ». Le personnage masculin représente encore 60 % des personnages dans littérature pour les enfants, parfois même 70 % lorsqu'il prend la forme d'un animal qui revêt des caractéristiques humaines. Cette inégalité générale laisse supposer une inégalité en termes de représentation sexuée du genre¹.

Ce qu'il est important de noter c'est que les deux sexes sont représentés, malgré l'inégalité numérique, et ce aussi bien au XIX^e siècle qu'au XX^e siècle.

Énumérons maintenant les personnages qui gravitent autour de ces enfants. Dans *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*, l'histoire débute dans un environnement familial :

Jean-Paul appartenait à une famille d'honnêtes bourgeois. Il avait des sœurs, ce qui était malheureux pour elles ; mais il n'avait pas de frères, ce qui était très heureux pour eux².

Cette première présentation sera poursuivie les pages suivantes et Jean-Paul apparaît comme l'élément perturbateur de cette famille pourtant honnête. De cette manière, les bêtises qu'il commet sont accentuées et paraissent injustifiées puisque sa famille lui fournissait une bonne éducation et un équilibre nécessaire à son développement. Dès la fin du premier chapitre, le jeune garçon fugue. Il sort de son environnement familial pour commencer un voyage qui s'achèvera quinze jours plus tard et vingt chapitres plus loin. Jean-Paul rencontre divers personnages et il lui arrive, pour reprendre le titre, de multiples mésaventures. La figure du père est présente tout au long du roman grâce au mystérieux Géant qui suit Jean-Paul durant son périple et qui le sauve de certaines situations fâcheuses. Même si les personnages que Jean-Paul côtoie sont nombreux, c'est finalement son père qui supervise tout et qui organise le plan de correction. La mère de Jean-Paul a, quant à elle, peu d'importance dans l'histoire.

Dans *Les Malheurs de Sophie*, la petite fille évolue dans un cadre familial et, au contraire de Jean-Paul, elle n'en sort jamais. Les bêtises qu'elle fait ont lieu dans la demeure ou dans le jardin. Elle est très souvent accompagnée de son cousin Paul. Son père étant peu présent (seulement dans les aventures « Les cheveux mouillés » et « Les

¹ Sylvie Cromer, « Les représentations sexuées dans la littérature de jeunesse », vidéo, [en ligne]. URL : <http://livrejeune.canalblog.com/archives/2010/03/05/17134508.html>, consulté le 20 avril 2011.

² *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*, p. 7.

sourcils coupés »¹), la personne qui veille à son éducation la majorité du temps est sa mère.

Dans *Un Bon petit diable*, Charles habite chez Madame Mac'Miche, sa vieille cousine. Il entretient de bonnes relations avec la domestique Betty. Il rend souvent visite à ses cousines, Juliette l'aveugle et Marianne sa sœur aînée. Charles habite également pendant quelques semaines dans la pension des frères Old Nick.

Les personnages autour de Simon sont ses parents, tout comme pour Pierre dans *Cornebidouille*. Les deux histoires se passent dans les maisons familiales respectives. Cependant, dans *Cornebidouille*, les grands parents de Pierre ainsi que la sorcière sont également présents.

Le titre *Comment faire enrager Maman en 10 leçons* parle de lui-même ; même si la maman n'est pas présente dans l'histoire, c'est bien dans le but de la faire enrager que les conseils sont donnés.

Mademoiselle Sauve-qui-peut sévit autour de sa maison, une ferme probablement. Elle vit avec sa maman et rend visite à sa grand-mère.

Enfin, les chapitres « La punition » et « Tonton Eugène » font intervenir les parents du Petit Nicolas ainsi que le frère de son père.

Ainsi, toutes les bêtises sont commises dans le lieu d'habitation et ses proches environs. Il s'agit de bêtises faites au quotidien par les enfants, dans un contexte familial. Les parents, qu'ils vivent en couple ou non, sont toujours présents. Seule l'aventure de Jean-Paul semble se situer hors du cadre du quotidien. Toutefois, comme ses mésaventures sont organisées du début à la fin par son père, je les ai considérées comme appartenant au contexte familial.

C. Typologie des bêtises

Suite à l'imprécision des définitions et à leur caractère subjectif, il convient de déterminer plus précisément ce que les bêtises désignent à partir du corpus. De fait elles peuvent prendre différentes formes :

¹ *Les Malheurs de Sophie*, p. 30-35.

➤ bêtises liées au comportement attendu dans la vie familiale

Ce type de bêtise est davantage fréquent dans les œuvres de jeunesse les plus récentes. Dans *Puni-Cagibi !*, Simon s’amuse à vider une bouteille d’eau minérale dans un des verres de sa dinette, en plein milieu du salon. Bien entendu, il renverse l’eau et celle-ci coule sur le tapis. Ensuite, il lave les dents de son cochon d’Inde avec la brosse de son papa, il lave également ses vêtements avec du sucre vanillé, il renverse la gamelle du chat, arrache les feuilles de la plante, inonde la salle de bain... Toutes ces bêtises exaspèrent ses parents qui doivent nettoyer la maison derrière lui. Dans *Cornebidouille*, Pierre se tient mal à table : il se balance sur sa chaise, se lève et met les pieds sur la table. Son attitude va de pair avec le refus de manger sa soupe. Enfin, les exemples les plus frappants qui relèvent de ce type de bêtises sont contenus dans *Comment faire enrager Maman en 10 leçons*. Les mamans n’apprécient pas que leur enfant mette en désordre leur chambre, ou du moins ne la range pas. Elles n’aiment pas non plus quand leur enfant joue à la console vidéo toute la journée, traîne lorsqu’elles sont pressées, retarde l’heure du coucher,... Pourtant, c’est tout ce qui est conseillé dans le mini-roman.

Ainsi, les bêtises liées au comportement attendu dans le cadre familial se résument à peu de chose : ne pas mettre le désordre, ni dans sa chambre, ni dans la maison et se tenir correctement, selon les idéaux que les parents défendent.

➤ L’espièglerie envers les hommes et les animaux

Ce type de bêtise est parfaitement illustré par la petite fille dans *Mademoiselle Sauve-qui-peut* :

Il était une fois une petite fille, la plus espiègle qu’on eût pu voir. Elle ne songeait qu’à taquiner, à jouer de mauvais tour à tout le monde. Une vraie chipie !¹

Elle s’amuse à tendre des cordes pour faire trébucher le chien et le chat, lave le cochon dans une bassine avec une quantité de mousse phénoménale, pose un seau de crème sur le haut d’une porte dans le but qu’il se renverse sur la tête de sa maman...

Jean-Paul Choppart est lui aussi espiègle :

¹ *Mademoiselle Sauve-qui-peut*, p. 5.

Et puis il [met] de la poudre de bois dans la tabatière du professeur ; il attach[e] un chien à la corde de la cloche ; il ten[d], la nuit, des ficelles qui allaient d'un lit à l'autre, dans toute la largeur du dortoir, de manière à faire trébucher les surveillants de ronde ; [...]¹.

Tout comme Mademoiselle Sauve-qui-peut, il s'amuse des tours qu'il joue aux autres. Un enfant espiègle n'a pas toujours la volonté de faire du mal à autrui, même si les tours peuvent mal finir. Toutefois, même si l'espièglerie ne vise pas le mal, elle possède une dimension sadique. Dans *Un Bon petit diable*, Charles s'amuse à faire souffrir le chat, protégé des surveillants de la pension de M. Old'Nick :

Le chat sauta à la poitrine de Charles qui le saisit à la gorge, maintint avec son genou la tête et le corps de l'antagoniste, tira de sa poche une ficelle, qu'il attacha à la queue du chat après avoir attaché à l'autre bout une feuille de papier².

La frontière entre l'espièglerie et la cruauté est donc floue. Pour distinguer les deux, nous pouvons dire que la bêtise devient cruauté quand l'enfant vise volontairement la souffrance et non le seul tourment et l'agacement d'autrui.

➤ La cruauté envers les hommes et les animaux

Un enfant cruel s'amuse du mal qu'il fait aux autres. Á plusieurs reprises, Sophie martyrise les animaux et ne leur épargne rien. Après avoir salé et découpé les poissons de sa maman, la fillette s'amuse avec une abeille :

En effet, Sophie posa l'abeille par terre en la tenant toujours à travers le mouchoir, et d'un coup de couteau elle lui coupa la tête ; puis, comme elle trouva que c'était très amusant, elle continua de la couper en morceaux³.

Le découpage de l'abeille fait suite au désir de vengeance de Sophie. Elle veut punir l'abeille de toutes les piqûres qu'elle a faites et ne comprend pas que l'insecte, de par son statut d'animal, ne peut agir autrement. L'abeille pique dès qu'elle sent le danger et rien ne pourra jamais changer cela. Finalement, Sophie trouve le découpage de l'abeille très amusant et continue donc à la déchiqueter. Cet évènement constitue la preuve de sa cruauté sans limite. Sa méchanceté est mise en évidence.

¹ *Les Méaventures de Jean-Paul Choppart*, p. 8-9.

² *Un Bon petit diable*, p. 84.

³ *Les Malheurs de Sophie*, p. 28-29.

Quant à Jean-Paul Choppart, il est cruel envers les plus jeunes, que ce soit au collège ou chez lui :

C'est ainsi qu'au collège, il battait les plus petits, pour lever sur leur estomac, au profit du sien, des impôts de pommes, de poires, de cerises, et même de morceaux de pain, si sa part de goûter ne lui suffisait pas ; [...] ¹.

Jean-Paul ne semble avoir aucun scrupule à faire souffrir les gens. Égocentrique, il agit pour lui, sans se demander quelles conséquences ses actes peuvent avoir. Il va même jusqu'à mettre volontairement la vie des autres en danger. Il enferme par exemple sa sœur aînée dans un placard et mange les confitures de la cadette Laure. Cette dernière se met à pleurer car la faim la tiraille. La première ne répond plus, et après avoir enfoncé la porte du placard, ses parents la découvrent « évanouie, asphyxiée, presque morte » ². Le style de l'époque ainsi que la visée éducative du roman ne sont pas pour rien dans cette exagération des conséquences des bêtises, surtout pour le vol des confitures. La petite fille meurt quasiment de faim du seul fait du manque de confiture ! Lorsque le garçon vole, il obéit à ses seuls instincts. Son appétit le tenaille et passe avant son rapport à ses proches. Cela renvoie à la conception de l'enfant comme « petit animal », ou « petite bête », qu'il faut dresser.

Dans les autres albums du corpus, les bêtises commises par les enfants ne correspondent pas à de la cruauté.

➤ Le refus d'écouter l'adulte, figure de l'autorité

Deux types de refus peuvent être distingués en fonction du lien entretenu avec les bêtises. D'une part, l'adulte peut conseiller ou défendre à un enfant de faire quelque chose. L'enfant commet alors une bêtise s'il n'écoute pas ce que lui a dit l'adulte. La bêtise est la conséquence du refus d'écouter. Dans *Les Malheurs de Sophie*, Madame de Réan dicte très régulièrement à sa fille la conduite que cette dernière doit avoir. Elle la prévient et Sophie ne l'écoute pas. L'épisode des loups en est un exemple. La maman avait promis à sa fille qu'elle l'emmènerait faire une promenade en forêt une fois qu'elle aurait quatre ans. Avant le début de la promenade, elle la prévient :

¹ *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*, p. 8.

² *Ibid.*, p. 12.

[...] seulement fait attention à ne pas te mettre en arrière ; tu sais que je marche vite, et, si tu t'arrêtais, tu pourrais rester bien loin derrière avant que je pusse m'en apercevoir¹.

Lors de la promenade, Sophie remarque de belles fraises rouges sur le chemin. Elle tente de convaincre son cousin Paul d'aller en cueillir avec elle. Celui-ci refuse et Sophie lui explique alors :

Mais il n'y a pas de danger. Tu vois bien que c'est pour nous faire peur que maman l'a dit ; nous saurions bien retrouver notre chemin si nous restions derrière².

Paul, non convaincu par sa cousine qu'il qualifie de « désobéissante » et de « gourmande »³, poursuit son chemin derrière sa tante. Ils retrouveront Sophie prête à se faire dévorer par un loup. En remettant en cause les propos de sa mère, Sophie fait la bêtise de rester en arrière. Le refus s'exprime dans ce cas par la désobéissance comportementale.

D'autre part, le refus peut aussi s'exprimer par la parole. Par conséquent, il constitue en lui-même la bêtise. Il ne s'agit plus de désobéissance comportementale mais de désobéissance verbale, qui a lieu au moyen de la parole. Ce refus s'exprime communément par l'adverbe non.

En psychologie, le non apparaît chez l'enfant lors du stade anal. Le stade anal est un concept de psychanalyse décrivant la deuxième phase de l'évolution affective d'un bébé humain. Il succède au stade oral et se caractérise par une focalisation de l'enfant sur la région rectale. Cette période se joue de un à trois ans en moyenne. L'enfant découvre le plaisir que lui procure le fait de retenir les matières fécales (rétention) ou de les expulser (défécation). L'enfant peut satisfaire sa mère en laissant sortir à l'endroit et au moment où celle-ci le souhaite. Il peut également s'opposer à elle en retenant, c'est le développement d'un sentiment de toute puissance chez l'enfant⁴. L'apparition du non

¹ *Les Malheurs de Sophie*, p. 62.

² *Ibid.*, p. 63-64.

³ *Ibid.*, p. 64.

⁴ Le stade anal, [en ligne]. URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Stade_anal, consulté le 20 avril 2011.

marque une étape importante de l'acquisition du langage. Le Moi de l'enfant s'affirme en s'opposant¹.

Jean-Paul, suite aux méchancetés envers ses sœurs, refuse de se repentir et ne répond à chaque remontrance que par des « non ! non ! »². Pierre refuse, quant à lui, de manger sa soupe et ne se gêne pas pour le dire, que ce soit à ses grands-parents ou ses parents. Il répète à quatre reprises « Nan, j'veux pas ». Les termes employés par les deux garçons expriment la même volonté d'échapper à l'autorité. Ils n'en font qu'à leur tête et adoptent alors une attitude provocatrice.

Ainsi, par le refus, l'enfant s'oppose à la loi morale que représente l'adulte.

D. Les limites de ce qu'on entend par le terme de « bêtise »

Peut-on considérer le vol comme une bêtise ? Dans le corpus, les deux voleurs sont Jean-Paul et Sophie. Le jeune garçon vole régulièrement les goûters des plus petits. On qualifierait aujourd'hui ce geste comme étant du « racket ». De plus, au début de sa fugue, il mange des cerises dans un verger. Sophie, jalouse de ne pas posséder une aussi belle boîte à ouvrage que sa mère, décide d'en voler tout le contenu et de le cacher dans un de ses tiroirs.

Pierre-Joseph Proudhon affirme dans son premier ouvrage majeur :

Je prétends que ni le travail, ni l'occupation, ni la loi ne peuvent créer la propriété... la propriété, c'est le vol³.

Malgré les conceptions de cet homme, premier à se qualifier d'anarchiste⁴, le vol relève du domaine juridique puisqu'il s'agit d'un délit contre la propriété. Même Sophie en a conscience et au moment du vol, « son cœur battait, car elle allait voler, comme les voleurs que l'on met en prison »⁵. Pour un adulte, voler serait donc condamnable. Pour un enfant, cela peut passer pour une bêtise. Car l'enfant n'a en effet pas toute

¹ Le stade anal en psychologie, [en ligne]. URL : <http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychologie/lexique/stade-anal.htm>, consulté le 20 avril 2011.

² *Les Mémoires de Jean-Paul Choppard*, p. 12.

³ Pierre-Joseph Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété ? ou Recherche sur le principe du Droit et du Gouvernement*, s.l., 1840.

⁴ Pierre-Joseph Proudhon, [en ligne]. URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre-Joseph_Proudhon, consulté le 20 avril 2011.

⁵ *Les Malheurs de Sophie*, p. 102.

l'expérience d'un adulte. Pourtant, dès son plus jeune âge, il apprend qu'il ne faut pas voler. Désigner son vol par le terme de bêtise est alors une minimisation subjective dans le but de susciter un pardon. De la même façon, on considère parfois que voler des vélos ou des motos sont des « bêtises de jeunesse » ou des « erreurs de jeunesse ».

Le vol, commis par les enfants, n'est tout de même pas une bêtise comme les autres. Il s'agit d'une très grosse bêtise. La preuve en est l'attitude de Mme de Réan lorsque s'aperçoit que c'est Sophie qui a dévalisé la boîte à ouvrage : c'est l'unique fois où la petite se fait fouetter par sa mère.

L'agression d'autrui pose également problème. Qu'elle soit verbale ou physique, l'agression est un délit puni par la loi. L'atteinte à la personne peut avoir des conséquences pénales. Elle n'est pas une simple bêtise à partir du moment où c'est un adulte qui la commet. Pour un enfant, elle est minimisée comme l'est le vol. Sophie ne pourrait pas frapper Paul sans conséquence si elle avait quinze années de plus.

Il est ainsi difficile de donner un cadre stricte aux bêtises. Certaines d'entre elles sont à la frontière entre ce qui est légal et ce qui ne l'est pas. Il faut simplement noter que ces bêtises-ci restent considérées comme des erreurs lorsque ce sont des enfants qui les font. Elles sont généralement punies par l'entourage. Ce n'est qu'à l'âge adulte que ces « erreurs » sont punies juridiquement.

E. Les punitions

Même s'il est certain que certaines bêtises sont plus graves que d'autres, toutes les bêtises s'inscrivent dans un contexte « pénal ». Les œuvres du corpus datées du XIX^e siècle, ainsi que *Les Bêtises du Petit Nicolas* et *Puni-cagibi !*, illustrent le fait qu'elles doivent être punies. La bêtise comme petit délit demande une punition comme moyen d'éduquer, de « redresser » le contrevenant et le mettre « dans la bonne voie ». Les punitions sont par conséquent aléatoires et dépendent encore une fois des conceptions des parents et de l'éducation qu'ils veulent donner à leurs enfants. Qu'ils soient profondément choqués ou juste agacés, la punition suit toujours de près la bêtise. Ce qui varie est la punition elle-même, selon la gravité de la bêtise.

L'enfant, ne disposant pas encore de tous les codes et de tous les comportements nécessaires à la vie en société, doit pouvoir compter sur quelqu'un, un adulte le plus

souvent, pour le guider. L'adulte explique ce qui est dangereux, les comportements attendus... Dans les œuvres du corpus, lorsque l'enfant fait une bêtise, les punitions participent à son éducation et lui permettent de comprendre et de se souvenir qu'il n'aurait pas dû agir comme il l'a fait.

Il est possible classer les punitions en trois catégories :

- les châtiments corporels : punitions où le corps du contrevenant est puni par quelqu'un ou par la bêtise même
- la punition est le cachot : la mise à l'écart du contrevenant
- les privations

➤ Les châtiments corporels

Le corps du contrevenant est puni par quelqu'un dans les œuvres les plus anciennes du corpus. L'utilisation du fouet est la principale manifestation de ce type de punition et renvoie au modèle d'éducation ancien dans lequel corriger physiquement son enfant n'avait aucune valeur négative, contrairement à aujourd'hui :

M. Choppart prit d'une main son fils, et de l'autre sa baguette de fusil, souple et cinglante baleine.
Je vous laisse à penser l'heureux usage qu'il fit des deux.
Il fit bien¹.

Le narrateur justifie le comportement du père, ce dernier exprimant son autorité par la force. La maman de Sophie use également de ce moyen lorsqu'elle découvre que sa fille a volé ce que contenait la boîte à ouvrage.

Sans rien dire, elle prit Sophie et la fouetta comme elle ne l'avait jamais fouettée. Sophie eut beau crier, demander grâce, elle reçut le fouet de la bonne manière, et il faut avouer qu'elle l'avait mérité².

¹ *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*, p. 12.

² *Les Malheurs de Sophie*, p. 104.

Dans *Un Bon petit diable*, Mme Mac'Miche fouette également son neveu :

Elle profita de cette docilité si nouvelle pour abuser de sa force et de son autorité ; elle le jeta par terre et lui donna le fouet en règle, au point de lui d'endommager sa culotte, déjà en mauvais état¹.

L'adulte n'hésite pas à punir l'enfant en lui faisant mal et la violence de la punition est explicitée dans ces extraits. Pour preuve, Charles, après avoir été fouetté, ne peut plus rester assis et est obligé d'appliquer un cataplasme pour atténuer la douleur².

Le corps du contrevenant peut aussi être puni par la bêtise même. La punition est dans ce cas la conséquence directe des actes des enfants. Ce type de punition est largement représenté dans *Les Malheurs de Sophie*. La fillette agit régulièrement contre les indications de sa mère. Il s'ensuit souvent une souffrance physique ou morale pour Sophie. Par exemple, Sophie est très gourmande. Un jour, elle dévore un énorme morceau de pain accompagné d'une crème épaisse. Mais tant de nourriture finit par lui peser sur l'estomac. Elle est fiévreuse, souffre du ventre et de la tête. Sa bêtise est ainsi punie par l'obligation de rester coucher et de souffrir trois jours durant.

Tant pis pour vous, parce que vous allez être malade et que vous ne pourrez pas venir dîner demain chez votre tante d'Aubert, avec votre cousin Paul. Vous y auriez vu Camille et Madeleine de Fleurville ; mais au lieu de vous amuser, de courir dans les bois pour chercher des fraises, vous resterez toute seule à la maison et vous ne mangerez que de la soupe³.

Sa mère lui fait comprendre qu'elle s'est punie toute seule par sa glotonnerie, et qu'elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même. Sophie est également punie par sa peur dans l'épisode du loup dans la forêt⁴. Elle ressent aussi de la honte quand les autres se moquent en découvrant qu'elle a coupé ses sourcils⁵. Cette souffrance relève davantage de la souffrance morale que de la souffrance physique, mais comme il s'agit des conséquences directes de la bêtise, il est possible de l'évoquer dans ce paragraphe.

¹ *Un Bon petit diable*, p. 33.

² *Ibid.*, p. 36.

³ *Les Malheurs de Sophie*, p. 44.

⁴ *Ibid.*, p. 68.

⁵ *Ibid.*, p. 34-35.

➤ La punition est le cachot : la mise à l'écart du contrevenant

Les punitions qui concernent les lieux sont très nombreuses dans les œuvres choisies. Dans *Un Bon petit diable*, la vieille cousine de Charles, ne supportant plus son neveu, décide de l'envoyer dans une pension – celle des frères Old Nick – qui accueille des enfants détestés de leurs parents ou les enfants abandonnés. La réputation de la pension est mauvaise : il paraît que les enfants y sont terriblement traités¹. Madame Mac Miche se venge et, à travers sa décision, elle tente de faire souffrir Charles autant que lui le fait. Cette punition est particulière puisque qu'elle a moins pour but l'éducation que la vengeance. Cela tient du fait de la personnalité de Madame Mac Miche qui est une vieille dame aigrie, n'acceptant pas d'avoir à s'occuper de son neveu insupportable.

Sophie est souvent envoyée dans sa chambre après avoir commis une bêtise et Simon doit aller dans le cagibi. La punition n'a pas le même impact pour les deux enfants puisque Simon aime aller dans le cagibi. Il y trouve toujours un moyen de s'amuser et d'imaginer plein d'aventures. Sophie, dans sa chambre, se trouve isolée du reste de la maison, notamment de son cousin Paul, et cela l'attriste.

➤ La privation

La punition des enfants relève aussi de la privation. Les parents décident de confisquer les objets du « délit ». Lorsque Sophie s'amuse à couper l'abeille en morceau, sa mère lui ôte son couteau et annonce qu'elle ne lui rendra qu'un an plus tard².

La privation peut également concerner la nourriture. Dans *Cornebidouille*, Pierre se retrouve au lit l'estomac vide puisqu'il refuse de manger sa soupe. Cela n'est pas explicite, mais nous pouvons supposer que ses parents ne lui donnent pas autre chose à manger afin de le punir et le convaincre d'avaler la soupe. Dans le chapitre « La punition »³, la maman de Nicolas refuse de lui acheter une glace suite à sa méchanceté et à sa désobéissance. La privation de nourriture est dans ce cas moins importante du point de vue quantitatif que dans *Cornebidouille* : Nicolas, même s'il ne mange pas sa glace, n'aura pas aussi faim que Pierre qui part au lit sans avoir dîné. Toutefois, Pierre

¹ *Un Bon petit diable*, p. 71.

² *Les Malheurs de Sophie*, p. 29.

³ *Le Petit Nicolas*, p. 65-73.

est sûrement moins déçu et moins frustré de ne pas manger que Nicolas l'est d'être privé d'un aliment qu'il apprécie tout particulièrement. La privation de nourriture rejoint alors dans une certaine mesure la punition engendrant la souffrance du corps (souffrance physique ou morale).

F. Les fonctions des bêtises : pourquoi les enfants font-ils des bêtises ?

D'après le corpus, le constat est le même depuis le XIX^e siècle : les enfants font des bêtises. Il faut s'interroger sur la fonction de celles-ci.

Les premières bêtises découlent la plupart du temps de la curiosité des enfants. Ils cherchent à découvrir ce qui les entoure et à essayer de nouvelles choses. Leur but n'est pas de mal faire ou mal agir. Ils font alors des bêtises « par hasard » ou « par malchance ». Cela concerne principalement les enfants entre un et trois ans, qui ne savent pas toujours faire la différence entre ce qui est bien et ce qui ne l'est pas, entre ce qu'ils ont le droit de faire et ce qui leur est interdit. Ces premières bêtises constituent plutôt des erreurs¹.

De manière générale, les bêtises des enfants sont provoquées par leur désir constant de s'amuser. Seul leur propre plaisir leur importe et pour cela, plusieurs possibilités s'offrent à eux. Les enfants cherchent tout d'abord à faire tout ce qu'ils veulent et non ce qu'il leur est demandé de faire : « j'irai tout de même, cela m'amuse et j'irai » annonce Sophie à son cousin². Dans un autre chapitre, elle s'exclame : « c'est que c'est si ennuyeux d'obéir ! »³. Pour cette raison, les enfants ne rangent pas leur chambre, n'essuient pas la vaisselle, refusent de se laver, *etc.*, car cela ne leur semble pas indispensable, et surtout, ce n'est pas drôle. Les parents considèrent ce comportement comme relevant de la bêtise. Mais les enfants n'ont pas forcément l'impression de faire des bêtises, ils refusent simplement les contraintes et les obligations du monde des adultes et préfèrent rester dans leur monde à eux. Car l'imagination débordante des enfants dépasse parfois ce que peuvent imaginer les adultes. Les parents de Simon n'imaginent pas une seule seconde que leur fils puisse trouver attrayant le cagibi et s'y amuser.

¹ Infobébés, [en ligne]. URL : <http://www.infobebes.com/Bebe/Psychologie/Bebe-en-societe/Les-betises/>, consulté le 18 mars 2011.

² *Les Malheurs de Sophie*, p. 13.

³ *Ibid.*, p. 131.

Les enfants peuvent aussi s'amuser des tours qu'ils jouent aux autres : faire des croche-pieds, poser un seau d'eau de telle sorte qu'il puisse se renverser sur la tête de quelqu'un, mettre de la colle sur une chaise... Embêter les autres les fait rire. Jean-Paul est le parfait exemple de ce genre de comportement.

Mais ce qui, bien plus que le reste, faisait de Jean-Paul un enfant tout à fait maussade, c'était sa conduite malicieuse envers et contre tous. Jean-Paul semblait n'avoir aucun plaisir que le déplaisir des autres¹.

Ce plaisir peut parfois devenir sadique. L'enfant devient cruel et fait du mal aux autres. L'enfant prend plaisir à être méchant.

L'amusement n'est pas la seule raison pour laquelle les enfants font des bêtises. En effet, certaines bêtises, surtout celles qui concernent le refus d'écouter l'autorité, sont liées au défi. Désobéir à ses parents et s'opposer à eux, peut certes relever du plaisir, mais cela peut également être un moyen de montrer et prouver sa supériorité. Pierre refuse délibérément de manger sa soupe et il le clame haut et fort. Il remet en cause les paroles de son père qui lui explique qu'une sorcière va venir s'occuper de lui. Il défie son père comme il défie la sorcière pour finalement continuer à faire ce qu'il veut et affirmer sa personnalité.

Enfin, dans *Puni-Cagibi !*, Simon commet des bêtises dans le but de se faire punir. Il se demande : « Quelle bêtise vais-je pouvoir faire aujourd'hui pour être puni-cagibi ? ». Cette fonction originale de la bêtise est seulement présente dans cet album.

Ainsi, les bêtises ont pour principale fonction l'amusement. Le défi ou la cruauté peuvent également être le but de l'enfant, mais dans une moindre mesure. Le défi sera plutôt une cause de désobéissance durant la période de l'adolescence.

* * *

Les œuvres de littérature de jeunesse nous permettent de constater les évolutions des différents éléments qui gravitent autour des bêtises des enfants.

D'une part, des régularités apparaissent quant à la dimension narrative, entre les romans d'autrefois et les œuvres plus contemporaines. Depuis le XIX^e siècle, l'âge des contrevenants n'a pas évolué : ils ont tous entre 4 et 12 ans. D'un point de vue

¹ *Les Mémoires de Jean-Paul Choppard*, p. 8.

psychologique, il y a plusieurs stades de développement de l'enfant dans cette période. Sigmund Freud distingue le stade oral (0-1 ans), le stade anal (1-3 ans), le stade phallique (3-5 ans), la période de latence (6-12 ans) et le stade génital (13-18 ans)¹. Henri Wallon différencie les stades impulsif et émotionnel (0-1 an), le stade sensori moteur et projectif (1 - 3 ans), le stade du personnalisme (3-6 ans), le stade catégoriel (6 - 11 ans) et le stade de l'adolescence (11 - 16 ans). Enfin, Jean Piaget distingue le stade sensori moteur (0 - 2 ans), le stade pré-opérateur (2 - 7 ans), le stade des opérations concrètes (7 - 12 ans) et le stade des opérations formelles (12 - 16 ans)². Il serait intéressant d'analyser plus précisément les bêtises associées à chaque âge, d'après des ouvrages de psychologie et davantage d'œuvres de littérature de jeunesse.

Les bêtises se passent principalement dans un contexte familial et scolaire. Quelle que soit l'époque pendant laquelle les enfants vivent, ils sont imaginatifs, espiègles, parfois cruels. Certaines bêtises se retrouvent d'une génération à l'autre. Il existe des régularités au sein des aspects suivants :

- la dimension : grosse ou petite bêtise, dangereuse ou non, à la frontière parfois de ce qui est légal
- le rapport du sujet à son action : fonction de la bêtise pour l'enfant, bêtise qui n'est pas toujours perçue comme telle par l'enfant
- les modalités : faites en cachette lorsque les parents ont déjà donné l'interdiction ou en public lorsque l'enfant veut amuser les autres avec les tours qu'il joue, individuelle ou collective

D'autre part, les punitions, le comportement des enfants vis-à-vis de leurs parents et le ressenti de l'enfant après avoir fait sa bêtise ont, quant à eux, évolué du XIX^e au XXI^e siècles.

¹ Les stades chez l'enfant d'après S. Freud, [en ligne]. URL : http://www.staps.univ-avignon.fr/S2/UE2/Psychologie/L1_psycho_Calvin_developpement_Piaget.pdf, consulté le 20 avril 2011.

² Les stades chez l'enfant, [en ligne]. URL : <http://www.psychologue.fr/ressources-psy/freud-piaget-wallon.pdf>, consulté le 20 avril 2011.

II – Des bêtises en vue d'éduquer une « petite bête » : XIX^e siècle - première moitié du XX^e siècle

Les garnements attirent les lecteurs de par leurs aventures amusantes et trépidantes. Toutefois, il faut s'interroger non seulement sur le plaisir de lecture, mais aussi sur le but des auteurs de littérature pour enfants. Que recherchent les écrivains en mettant en scène des enfants turbulents ? Leur intention est-elle seulement d'amuser les lecteurs ? De plus, cette intention a-t-elle évolué depuis la naissance de la littérature pour enfants, et plus spécifiquement depuis *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart* ?

A. Apparition de la littérature de jeunesse : une littérature éducatrice et moralisante

Afin de mieux comprendre le but de la première littérature destinée aux enfants, il est nécessaire de replacer sa naissance dans l'histoire.

La volonté de consacrer une littérature à l'enfant n'a pu se faire qu'avec la modification de son statut et de sa place dans la société. L'ouvrage de Philippe Ariès retrace cette évolution¹. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la mortalité infantile touche 30 % des bébés. Un enfant sur quatre meurt avant d'avoir atteint l'âge de un an². De plus, la mise en nourrice est un usage fréquent dans les villes. Les parents ne s'attachaient donc pas à l'enfant naissant et si celui-ci avait la chance de survivre, il était très rapidement placé au sein de la société des adultes puisqu'il était lui-même considéré comme un adulte en devenir. La situation change à la fin du XVIII^e siècle : la mortalité infantile se met à baisser rapidement et, vers 1850, la mort ne frappe plus qu'un nouveau-né sur six³.

Philippe Ariès définit le sentiment de l'enfance comme « une conscience de la particularité enfantine, cette particularité qui distingue essentiellement l'enfant de l'adulte même jeune »⁴. Même si le taux de mortalité infantile ne commence à baisser

¹ Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.

² Naître sous l'Ancien Régime [en ligne]. URL : <http://histgeo.free.fr/quatrieme/rois/enfant.html#Anchor-La-23240>, consulté le 16 avril 2011.

³ Encyclopédie sur la mort [en ligne].

URL : http://agora.qc.ca/thematiques/mort.nsf/Dossiers/Mortalite_infantile, consulté le 16 avril 2011.

⁴ P. Ariès, *L'Enfant*, op.cit., p. 177.

que dans la première moitié du XVIII^e siècle, un sentiment nouveau de l'enfance apparaît dès le XVII^e siècle :

[...] l'enfant devient par sa naïveté, sa gentillesse et sa drôlerie, une source d'amusement et de détente pour l'adulte, ce qu'on pourrait appeler « le mignotage »¹.

Désormais, personne n'hésite plus à admettre qu'ils prennent plaisir aux manières des petits enfants. Un deuxième sentiment de l'enfance apparaît chez les moralistes et les éducateurs du XVII^e siècle. L'attachement à l'enfance et à sa particularité ne s'exprime pas par l'amusement, mais par l'intérêt psychologique et le souci moral. C'est ce sentiment qui a inspiré l'éducation jusqu'au XX^e siècle, tant à la ville qu'à la campagne, dans la bourgeoisie et dans le peuple². De nouvelles formes d'éducation pour l'instruire et l'éduquer se sont progressivement mises en place et parmi elles, la littérature de jeunesse.

À partir de la fin du XVI^e siècle, les petits fascicules de la Bibliothèque bleue – ainsi dénommée en raison de la couleur de la couverture de papier – sont diffusés à des millions d'exemplaires par des colporteurs qui se déplacent de hameau en hameau. Ces livres, vendus très bon marché, sont des livres d'apprentissages, des contes, des vies de saints, des récits légendaires comme l'*Histoire des quatre fils Aymon* fort appréciée de la jeunesse. La Bibliothèque bleue correspond à une littérature populaire, destinée à la fois aux parents et aux enfants³. Par ailleurs, au XVII^e siècle s'épanouissent les ouvrages dits « à l'usage du Dauphin »⁴. L'instruction est le privilège des enfants princiers ou des familles aristocratiques. En 1668 paraît le premier recueil des *Fables* de La Fontaine. L'auteur s'inspire d'Ésope et adapte le modèle classique à destination du Dauphin, fils de Louis XIV, alors âgé de sept ans. En 1699, Fénelon publie *Les Aventures de Télémaque*. Ce traité moral et politique est considéré comme un texte charnière⁵. Christian Chelebourg et Francis Marcoin précisent ce rôle :

Bien qu'évoluant dans un monde antique et se présentant comme une sorte de réécriture de modèles attestés, *Télémaque* est donc un livre « moderne » à plus d'un titre : il ouvre la voie à la littérature de

¹ P. Ariès, *L'Enfant*, op.cit., p. 179.

² *Ibid.*, p. 183.

³ Karine Delobbe, *Littérature jeunesse*, Paris, PEMF, 2002, p. 2.

⁴ Francis Marcoin, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 9.

⁵ I. Nières-Chevrel, *Introduction*, op. cit., p. 30.

jeunesse par une mise en intrigue ingénieuse et par une langue française plus claire, du moins pour l'époque¹.

Le jeune héros, fils d'Ulysse, vit des aventures tout en recevant les leçons de Mentor qui lui enseigne la mythologie et la morale.

Fénelon publie également *De l'Éducation des filles* en 1687. Les traités d'éducation prolifèrent en France à partir de 1750 et le roman pédagogique de Rousseau, *Émile ou De l'éducation* (1762), connaîtra un immense retentissement en Europe². Ce traité aborde la question sous un angle pédagogique en proposant un idéal d'éducation qui forme un être à la fois sociable et non dénaturé. Il est composé de cinq livres retraçant les étapes chronologiques de ce programme éducatif. Par exemple, le livre II suit l'enfant de deux à sept ans : le précepteur guide le développement de sa sensibilité et de son raisonnement. L'expérience pratique, la découverte par soi-même, ainsi que l'éducation physique jouent un grand rôle. Le livre III (de sept à douze ans) aborde l'éducation de l'intelligence. Ce programme pédagogique idéal offre une vision novatrice de l'enfance³. Toutefois, il faut noter que Rousseau se montrait opposé à la lecture. Selon lui, la seule instruction valable n'était donnée que par les faits⁴.

C'est en Angleterre qu'apparaissent les premiers écrivains pour enfants⁵. M^{me} Leprince de Beaumont, gouvernante d'enfants en Angleterre, publie en 1758 le *Magasin des enfants ou Dialogue d'une sage gouvernante avec ses élèves de la première distinction, dans lesquels on fait penser, parler, agir, les jeunes gens suivant le génie, le tempérament et les inclinations de chacun. On y représente les défauts de leur âge, l'on y montre de quelle manière on peut les corriger ; on s'applique autant à leur former le cœur qu'à leur éclairer l'esprit. On y donne un abrégé de l'Histoire sacrée, de la Fable, de la Géographie, etc. Le tout rempli de réflexions utiles et de contes moraux pour les amuser agréablement et écrit d'un style simple et proportionné à la tendresse de leurs années*. Ce *Magasin*, composé de 39 dialogues répartis en 27 journées, met à l'honneur

¹ Christian Chelebourg et Francis Marcoin, *La Littérature de jeunesse*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 17.

² Encyclopédie Larousse, [en ligne].

URL : http://www.larousse.fr/encyclopedie/litterature/enfance_et_jeunesse/173128, consulté le 3 mars 2011.

³ Nathalie Cross, « *Émile ou De l'éducation* de Jean-Jacques Rousseau », [en ligne]. URL : <http://www.alalettre.com/rousseau-oeuvres-emile.php>, consulté le 19 avril 2011.

⁴ Annie Renonciat, *Livres d'enfances, livres de France*, Paris, Hachette, 1998, p. 12-13.

⁵ Encyclopédie Larousse, [en ligne]. URL cité.

la conversation, proposant des anecdotes morales, des histoires tirées de la Bible et des contes¹.

Arnaud Berquin, partisan de la raison et ennemi de la féerie, rencontre un énorme succès avec ses *historiettes* parues dans le périodique *L'Ami des enfants* (1782-1783). Ce sont de petits récits vivants et réalistes, à intention moralisante, qui mettent en scène des enfants dans leur environnement quotidien². Un vaste ensemble d'ouvrages, les berquinades, reprennent ensuite le même procédé narratif.

L'on constate ainsi que la littérature de jeunesse a été durant de nombreuses années au service de l'éducation des enfants, ces derniers étant chargés de devenir des adultes instruits et de bons citoyens. Pour autant, l'éducation par la littérature ne s'est pas faite de manière ennuyeuse et rébarbative. En effet, cette valeur éducative et morale a très vite été inscrite au sein d'œuvres plaisantes. La Fontaine expliquait qu'« une morale nue apporte de l'ennui : le conte fait passer la morale avec lui »³. Pour que le message éducatif arrive à passer, la nécessité d'une adaptation de la forme et du fond à la spécificité enfantine a été rapidement perçue. Néanmoins, l'on peut supposer que beaucoup de récits éducatifs restaient ternes et sans véritable attrait pour le lecteur. En effet, le deuxième trait de la littérature enfantine naissante était la méfiance à l'égard de l'imagination, celle-ci étant considérée comme une perte de temps et une déraison. Jacques Chupeau précise à ce propos qu'une littérature trop divertissante était refusée⁴.

Au XIX^e siècle, l'émergence du roman comme genre majeur de la littérature des adultes et la naissance d'une presse enfantine vont progressivement introduire le plaisir et l'évasion dans la littérature⁵. Parallèlement, de plus en plus d'enfants savent lire et accèdent aux livres qui se multiplient. En 1833, les lois Guizot imposent la présence d'une école primaire dans chaque commune. Les lois de la III^e République – école gratuite, obligatoire et laïque – achèveront de démocratiser l'instruction.

C'est dans le *Journal des enfants* (1832-1897) que Louis Desnoyers fait paraître *Les Aventures de Jean-Paul Choppart* entre 1832 et 1833. En 1839, il publie les *Aventures de Robert-Robert et de son ami Toussaint Lavenette*. Louis Desnoyers est un

¹ F. Marcoin, *Librairie de jeunesse, op.cit.*, p. 20.

² K. Delobbe, *Littérature jeunesse, op. cit.*, p. 3.

³ Jean de la Fontaine, « Le Pâtre et le Lion » dans *Fables*, VI, 1, v. 3-4, Paris, Librairie Hachette, 1929 [1^{ère} édition : Paris, Denis Thierry, 1668].

⁴ Jacques Chupeau, « Instruire en amusant : théorie et pratique du récit éducatif à l'époque de la Comtesse de Ségur », dans Isabelle Nières-Chevrel (dir.), *La Comtesse de Ségur et ses alentours*, Actes du colloque de Rennes (septembre 1999), *Cahiers Robinson* n°9, 2001, p. 59.

⁵ Encyclopédie Larousse, [en ligne]. URL cité.

journaliste et homme de lettres lié au parti libéral. Il est, avec Balzac, le fondateur de la Société des gens de lettres en 1838. Il fonde également, avec Philipon, le journal satirique *Le Charivari*¹. Son premier roman est republié en 1865 par Hetzel dans une version revue par lui-même et titrée désormais *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*. Ce premier « roman-feuilleton »² introduit le réel plaisir dans la littérature : les lecteurs découvrent un enfant vivant de multiples aventures lors de sa fugue. L'auteur écrit contre la tradition de l'historiette morale. Malgré cela, l'ouvrage reste moralisant. À la fin du roman, Jean-Paul et son ami Petit Jean deviennent de sages petits garçons et sont désormais dociles. Leur histoire se conclut sur la phrase suivante : « vous le voyez, ils sont en voie tout deux de devenir des citoyens vraiment utiles »³. *Un Bon petit diable* ainsi que *Les Malheurs de Sophie* illustrent de la même manière la volonté d'éduquer moralement les enfants. Au XIX^e siècle, les œuvres de fiction leur apprennent les valeurs considérées comme justes et donc à défendre, à savoir le dévouement filial, le goût du travail, le respect de la hiérarchie sociale, le patriotisme ou encore la générosité et la bonté.

Ainsi, la littérature devient peu à peu spécifiquement écrite et éditée pour les enfants. À partir de 1830, l'édition pour la jeunesse connaît un véritable essor. L'idée d'une bibliothèque propre à la jeunesse émerge dans le but d'avoir une « saine influence »⁴. Les livres pour enfants renforcent l'éducation morale des familles et des maîtres. L'enfant s'instruit et se forme par l'intermédiaire de ses lectures. Les auteurs veulent éduquer les enfants en leur montrant ce qui est bien. L'enfant doit échapper à la bêtise et donc à sa bestialité d'après l'étymologie du terme.

B. Spécificité de la littérature édificatrice et moralisante

Dans leur synthèse, Christian Chelebourg et Francis Marcoin distinguent la littérature d'édification et la littérature d'éducation⁵. La littérature d'édification participe à l'instruction morale des jeunes lecteurs alors que la littérature d'éducation vise la formation intellectuelle et culturelle. Cette dernière lie la narration et l'information. Il

¹ Louis Desnoyers, [en ligne]. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/louis-desnoyers/>, consulté le 19 avril 2011.

² J. Gimard et J.-P. Gourevitch, « Les enfants terribles », *op.cit.*, p. 90

³ *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*, p. 192.

⁴ I. Nières-Chevrel Isabelle (dir.), *La Comtesse de Ségur*, *op. cit.*, p. 58.

⁵ C. Chelebourg et F. Marcoin, *La Littérature*, *op.cit.*, p. 74.

est possible de distinguer au sein de la littérature d'éducation la narration informée et l'information narrativisée. La narration informée correspond, par exemple, à un roman dans lequel sont données des informations précises sur les plantes, les animaux ou sur des lieux géographiques, mais où seule l'intrigue compte réellement pour le lecteur. Dans l'information narrativisée, le lecteur désire apprendre de nouvelles choses. Ce n'est plus l'intrigue qui compte mais les informations données. Le traitement de la mythologie dans les œuvres de jeunesse fait partie de cette catégorie.

La première littérature de jeunesse, communément appelée littérature d'éducation, devrait plutôt être désignée par les termes de littérature d'édification. Les bêtises des héros ne permettent pas aux lecteurs d'enrichir leurs connaissances intellectuelles ou culturelles, mais permettent l'instruction morale des enfants. Les auteurs s'appliquent à montrer ce qui est mal, pour mieux mettre en évidence le comportement parfait à adopter.

Une deuxième distinction est à établir entre les termes « moralisant » et « moral » : la portée morale n'est pas moralisante¹. La littérature moralisante ou moraliste est un instrument de la morale mais, contrairement à la littérature morale, elle est prescriptive. Une prescription est un « ordre formel et détaillé qui énumère ce qu'il convient de faire »². Ainsi, la littérature moralisante ne propose pas, elle impose. Des règles de vie, des comportements, des valeurs et des qualités sont défendus dans les récits pour enfants.

Giulia Pozzi indique que la littérature morale est descriptive. Depuis la seconde moitié du XX^e siècle, la littérature s'intéresse à l'aspect moral mais d'une toute autre manière qu'au XIX^e siècle. L'esprit de l'enfant est « malléable » et cela est une des préoccupations constante des adultes. La littérature doit participer à sa formation en proposant aux enfants des personnages reflétant la notion de bien ou de mal. Par exemple, dans *Harry Potter* de J. K. Rowling (première édition anglaise du tome 1 en 1997), chacun des personnages a une part de bien et une part de mal. Cela reflète la complexité de l'être humain.

Les valeurs ne sont pas imposées directement, le lecteur peut réfléchir sur les différents aspects de la vie morale. Par exemple, un personnage peut en trahir un autre

¹ Giulia Pozzi, « De l'expérience narrative à l'expérience morale : quel rôle pour la littérature de jeunesse ? », [en ligne]. URL : <http://www.raison-publique.fr/article371.html>, consulté le 7 février 2011.

² *Petit Larousse, op. cit.*

dans le but de faire le bien. Le lecteur doit se demander dans quelle mesure la trahison est justifiée.

L'acte narratif s'affirme alors non pas en tant qu'outil social moralisant mais en tant qu'instrument – une boussole, une carte topographique – dans l'exploration de l'espace moral¹.

Face à de tels textes, l'enfant découvre les espaces du bien et du mal, mais l'auteur ne lui indique pas celui vers lequel il doit s'orienter. Il peut prendre ses propres décisions. Il est libre.

En revanche, dans *Les Mémoires de Jean-Paul Choppard*, *Les Malheurs de Sophie* et *Un Bon petit diable*, la narration est prescriptive. Pour indiquer ce qu'il est bien de faire, les auteurs ont choisi de présenter un personnage à l'inverse de ce qu'il faut être. Ils indiquent explicitement aux lecteurs les mauvais comportements, les défauts des garnements, les valeurs à défendre... Ces indications peuvent être données soit par le narrateur, soit par des personnages. Le lecteur n'a donc qu'à appliquer ce qui lui est montré pour devenir un enfant sage. Il n'a pas à réfléchir sur les notions de bien et de mal ; il a simplement à faire tout le contraire de ce que font les contrevenants. Il faut néanmoins nuancer le propos. Dans *Les Malheurs de Sophie*, la mère n'est pas un exemple parfait. Cela peut pousser le lecteur à se questionner sur les raisons du comportement de Sophie, tout comme sur le comportement de Charles envers sa cousine Mac'Miche dans *Un Bon petit diable*.

C. Des garnements amusants comme contre-exemples

a) Le plaisir de lire leurs aventures

Si les œuvres ont eu autant de succès auprès des jeunes lecteurs, ce n'est certainement pas pour leur aspect moralisant, mais plutôt pour le plaisir provoqué lors de la lecture. Les trois jeunes garnements amusent de par leurs aventures. Dans *Un Bon petit diable*, Charles explique à Betty, la servante, son plan :

[...] nous allons découper deux têtes de diables dans du papier noir ; nous ferons des cornes et une grande langue rouge ; nous aurons de la

¹ G. Pozzi, « De l'expérience narrative », [en ligne]. URL cité.

colle, et tu colleras ces têtes sur ma peau à la place que couvraient les visières de mon cousin Mac'Miche ; quand ma cousine voudra me battre, je la laisserai m'arracher ma culotte, et tu juges de sa frayeur quand elle verra ces deux têtes de diables qui auront l'air de la regarder ?¹

Lorsque Charles met son plan à exécution, la réaction de sa cousine ne peut que provoquer le rire du lecteur : les cheveux hérissés, elle reste dans un premier temps immobile. Puis elle pousse un cri épouvantable et s'effondre par terre. Dès qu'elle cherche à se relever, elle se sent touchée par Charles et pousse des cris en se roulant par terre. Le lecteur imagine le comique de la scène.

Dans *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*, le lecteur suit le parcours des deux garçons, et découvre notamment le mode de vie d'une troupe de saltimbanques. Le *Marquis de la Galoche*, chef de la troupe itinérante, ordonne à Jean-Paul Choppart de jouer le rôle du sauvage lors d'un des spectacles et le déguise :

Il attrapa quelques pauvres petites poules qui butinaient non loin de là ; il les tua, les dépouilla et appliqua leurs plumes sur toute la personne de Jean-Paul : visage, habits et mains. Elles y restèrent solidement attachées, grâce à l'espèce de glu dont ce dernier était couvert. Le *Marquis de la Galoche* le couronna en outre d'une sorte de diadème, au moyen des ailerons et des queues, [...]².

L'accoutrement du héros amuse de par son extravagance. De plus, le marquis demande au jeune garçon de crier « Ha-hin ! Ha-hin » et de manger des poulets crus tout au long du numéro. La situation est véritablement cocasse.

Enfin, dans *Les Malheurs de Sophie*, les bêtises s'enchaînent et ne se ressemblent pas : Sophie réchauffe sa poupée de cire au soleil, met sa tortue dans l'eau pour qu'elle se baigne, se fabrique des éperons avec une aiguille...Le lecteur prend plaisir à découvrir les multiples « bonnes idées » de la petite fille qui n'est jamais à cours d'imagination.

Les contrevenants attirent les lecteurs par leurs aventures distrayantes. Ils permettent également de comprendre ce qu'il ne faut pas faire.

¹ *Un Bon petit diable*, p. 58.

² *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*, p. 87.

b) Les modalités d'expression de la morale

Dans les trois œuvres du corpus datées du XIX^e siècle, Louis Desnoyers et la Comtesse de Ségur font de leurs écrits une littérature édificatrice et moralisante.

Les punitions infligées aux garnements permettent de faire comprendre au lecteur les comportements et les attitudes que l'on attend de lui. Les trois héros (Sophie, Jean-Paul et Charles) désobéissent régulièrement. Les deux garçons se montrent insolents et non respectueux des autres et de l'autorité. Cela est amusant à lire, mais est beaucoup moins amusant à faire dans la vie réelle puisqu'il s'ensuit toujours des remontrances et des punitions. Ces dernières dépendent de la bêtise. Elles sont plus ou moins sévères en fonction du comportement de l'enfant. Le but des auteurs est alors de dissuader les enfants de faire des bêtises par la peur de la punition.

Par ailleurs, leurs réflexions et leur point de vue sur les bêtises des enfants sont transmises par les narrateurs sous forme d'adresses directes et par les personnages eux-mêmes. Au contraire de la punition, ce n'est pas sur une bêtise particulière que le discours est porté, mais plutôt sur les valeurs et les qualités que l'enfant doit avoir pour éviter les bêtises.

1) Le discours de l'auteur

Le discours de l'auteur est un moyen discursif pour exprimer la morale. L'auteur, qui confie sa parole au narrateur, se fait prescriptif et s'attache à défendre des valeurs et à critiquer des défauts en s'adressant directement au lecteur. Cette utilisation du discours du narrateur est majoritairement présente dans *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*.

Par exemple, Louis Desnoyers explique qu'« une curiosité excessive, une grande faiblesse de caractère et beaucoup de crédulité » sont de « dangereux défauts »¹. L'enfant peut être entraîné par n'importe qui et ainsi commettre des fautes, des bêtises. Il indique également que l'avarice et la dissipation affligent la société². Pires que des défauts, il s'agit là de deux « vices ». L'homme doit être un bon citoyen et ne pas entraver le bon déroulement de la vie en société. Cette formation de citoyen doit débiter dès le plus jeune âge.

¹ *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*, p. 30.

² *Ibid.*, p. 64.

Lorsque Jean-Paul vole les cerises, le garde champêtre le surprend. Cela ne plaît pas au jeune garçon qui se montre alors insolent. Le garde décide de le conduire jusqu'à la mairie et, en chemin, tous les villageois le huent. Le narrateur conseille alors :

Voyez, mes jeunes lecteurs, quelles terribles conséquences peut avoir, pour l'avenir, la faute même la plus légère ! Que cet exemple vous engage à éviter jusqu'à l'apparence du moindre tort, afin que votre avenir n'ait point à rougir du passé¹.

Une fois à la mairie, le maire se montre bienveillant envers Jean-Paul et lui demande de se repentir. Il le questionne également sur l'adresse de ses parents. Il annonce lui-même ne pas vouloir le punir mais le corriger en lui rappelant ses devoirs. Le jeune garçon refuse de répondre ; il est alors accusé de vagabondage, en plus du vol des cerises, et se retrouve en prison. Á cette occasion, le narrateur précise :

Les scènes de ce genre sont malheureusement fréquentes sur de plus vastes théâtres, et les fastes de la justice nous apprennent souvent que de grands coupables ont marché d'un pied ferme au châtement. C'est une erreur : il n'y a pas d'héroïsme possible dans l'infamie².

L'utilisation du présent nous renvoie à l'idée d'une vérité générale. Les lecteurs doivent retenir ces conseils et ces vérités.

Les exemples sont multiples et l'on constate aisément l'utilisation du discours pour conseiller, guider et ordonner aux lecteurs les comportements et les valeurs à avoir ou à proscrire.

2) Le discours d'un personnage

Ce moyen narratif permet à l'auteur de confier à certains personnages le message moral et édificateur du roman.

Dans *Un Bon petit diable*, Juliette ne cesse de donner des conseils à Charles pour qu'il devienne un gentil garçon. Elle lui explique notamment : « Non, ce n'est pas amusant, mais ce n'est pas une raison pour te mettre en colère et te venger, comme tu le fais sans cesse »³.

¹ *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*, p.21.

² *Ibid.*, p. 24.

³ *Un Bon petit diable*, p. 32.

Dans *Les Malheurs de Sophie*, c'est la mère de la fillette qui joue ce rôle. Une nuit, Sophie fait un rêve. Elle le raconte à sa maman qui lui explique :

C'est que le bon Dieu, qui voit que tu n'es pas sage, te prévient par le moyen de ce rêve que, si tu continues à faire tout ce qui est mal et qui te semble agréable, tu auras des chagrins au lieu d'avoir des plaisirs. Ce jardin est trompeur, c'est l'enfer ; le jardin du bien, c'est le paradis ; on y arrive par un chemin raboteux, c'est-à-dire en se privant de choses agréables, mais qui sont défendues ; le chemin est plus doux à mesure qu'on marche, c'est-à-dire qu'à force d'être obéissant, doux, bon, on s'y habitue tellement que cela ne coûte plus d'obéir et d'être bon, et qu'on ne souffre plus de ne pas se laisser aller à toutes ses volontés¹.

Sophie doit comprendre que, malgré les tentations d'agir toujours selon son propre plaisir, il est nécessaire de se contrôler et de se priver car cela sera bénéfique pour elle. De plus, sa mère la prévient qu'il ne faut jamais se croire meilleur que l'on n'est car cela s'appelle de l'orgueil et l'orgueil est « un bien vilain défaut »².

La structure de répétition des aventures de Sophie a pour but général de prôner la valeur d'honnêteté. En effet, plusieurs aventures sont construites selon le même schéma : sa maman lui explique ce qu'il est interdit de faire, Sophie désobéit puis elle avoue sa bêtise et sa mère lui pardonne. Mme de Réan déclare « ne pleure pas Sophie, et n'oublie pas qu'avouer tes fautes, c'est de les faire pardonner »³ ou encore « je te pardonne à cause de ta franchise »⁴.

Enfin, Mme de Réan tient un discours de validation du comportement de Paul.

Excellent petit Paul ! [...] ; quel bon cœur il a ! Quel courage et quelle bonté ! Et toi, ma pauvre Sophie, quelle différence entre toi et ton cousin ! Vois comme tu te laisses aller à tes colères et comme tu es ingrate envers cet excellent Paul, qui te pardonne toujours, qui oublie toujours tes injustices, et qui, aujourd'hui encore, a été si généreux pour toi⁵.

Un tel discours met en évidence les qualités de Paul, qualités que toute personne doit avoir pour être respectable. La littérature joue alors son rôle moralisant grâce au personnage de Paul.

¹ *Les Malheurs de Sophie*, p. 87.

² *Ibid*, p. 77.

³ *Ibid*, p. 22.

⁴ *Ibid*, p. 74.

⁵ *Ibid.*, p. 74.

3) L'opposition du bon et du mauvais

Les auteurs utilisent un second moyen narratif : le récit oppose deux personnages, un garnement et un enfant sage, afin de mettre en évidence le comportement à éviter et celui à adopter.

Paul représente l'inverse des défauts de Sophie. Il est sage et refuse la plupart du temps de suivre les idées de sa cousine. Les bêtises de Sophie nous prouvent qu'elle est gourmande, cruelle et colérique. Ce sont ces défauts qui la poussent à désobéir à sa mère. Paul représente tout le contraire de la fillette. Cela se vérifie dans l'épisode des loups, et plus généralement dans l'ensemble du roman. Dans le chapitre « la joue écorchée »¹, Sophie griffe Paul de colère. Le petit garçon se met à saigner. Pour ne pas faire gronder sa cousine, il décide de se jeter dans un buisson de houx de manière à avoir tout le visage piqué et écorché. En outre, lors de la balade en forêt, Paul résiste à l'envie de Sophie de cueillir des fraises. Il préfère obéir à sa tante pour ne pas se perdre dans la forêt et laisse Sophie seule.

Dans *Un Bon petit diable*, les personnages de Charles et de Juliette sont également opposés. Le jeune garçon se rend compte de leurs différences de caractère et cela lui donne envie de changer de comportement :

Charles ne disait plus rien ; il pleurait tout bas et il réfléchissait ; tous les bons sentiments de son cœur se réveillaient en lui, et il comparait ses emportements, ses désirs de vengeance, son orgueil, avec la douceur, la charité, l'humilité de Juliette².

Tout comme Charles, le lecteur peut ainsi se rendre compte de l'écart entre le bon et le mauvais comportement.

Ainsi, les défauts sont fortement dépréciés par les adultes, qu'il s'agisse du narrateur ou des personnages. Les adultes engagent les enfants à être obéissants et à adopter un comportement éloigné des vices. Des personnages, plus jeunes, peuvent également constituer des modèles à suivre. Des valeurs telles que l'honnêteté, la générosité, le courage, le travail, le dévouement et le pardon sont défendues dans ces romans marqués par l'empreinte religieuse. Toutes ses valeurs vont à l'encontre des péchés capitaux définis par l'Église : l'orgueil, l'avarice, l'envie, la colère, l'impureté,

¹ *Les Malheurs de Sophie*, p. 68-74.

² *Un Bon petit diable*, p. 54.

la gourmandise et la paresse¹. Une fois acquises, les valeurs permettent de faire le bien autour de soi et de ne plus être poussé à faire des bêtises et désobéir. Les terribles héros, comme les lecteurs, peuvent se diriger vers le droit chemin.

c) Des garnements qui deviennent de petits anges

Sophie, Jean-Paul et Charles s'assagissent au fil des romans. Charles veut faire plaisir à sa cousine Juliette et celle-ci lui fait régulièrement promettre de ne pas être méchant et de ne pas jouer des tours à sa tante. Il finira par vivre chez ses cousines et, plus tard, se marier avec Juliette.

Les punitions jouent leur rôle supposé et parviennent à rendre les enfants plus sages. Sophie, après avoir porté autour du cou les morceaux de l'abeille qu'elle avait découpée, ne « f[ait] plus jamais souffrir aucun animal »². En outre, après que Sophie ait mouillé ses cheveux sous la gouttière, Mme de Réan l'oblige à dîner seule dans sa chambre. Et « depuis ce jour Sophie n'essay[e] plus de se mettre à la pluie pour faire friser ses cheveux »³. Sophie apprend à ses dépens ce qu'il lui est interdit de faire, soit à cause du danger, soit à cause des convenances. Elle certifie à ce propos : « je ne ferai plus ce que je sais être une chose mauvaise »⁴. Pourtant, la plupart du temps, sa mère la prévient de ce qui est mauvais et la fillette refuse de l'écouter. Elle a besoin d'expérimenter elle-même les choses et pour cette raison, elle fait de multiples bêtises. Au fil du temps et des bêtises faites, son comportement s'améliore. Elle est très sage plusieurs jours d'affilés, quinze jours plus précisément :

Paul di[t] qu'elle ne s' [est] pas mise en colère depuis longtemps ; la bonne di[t] qu'elle [est] devenue obéissante. La maman trouv[e] qu'elle n' [est] plus ni gourmande, ni menteuse, ni paresseuse, [...]⁵.

Pour la récompenser, sa mère lui achète un âne et une petite charrette. Malheureusement, Sophie, emportée par son élan, n'hésitera pas à commettre une nouvelle bêtise en piquant l'âne avec une épingle pour qu'il avance plus rapidement. Le dernier chapitre relate l'annonce et la préparation du départ en Amérique et ne porte pas

¹ Les pêchés capitaux, [en ligne]. URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/P%C3%A9ch%C3%A9_capital, consulté le 20 avril 2011.

² *Les Malheurs de Sophie*, p. 29.

³ *Ibid*, p. 33.

⁴ *Ibid*, p. 77.

⁵ *Ibid*, p. 105.

sur Sophie. La dernière bêtise de Sophie se trouve donc dans l'avant-dernier chapitre¹. Un jour de forte chaleur, Sophie décide de baigner la tortue offerte par sa mère, pour la rafraîchir. Cela causera la mort de l'animal.

Ainsi, Sophie s'assagit mais elle a tôt fait de redevenir turbulente et d'avoir de nouvelles « bonnes idées » comme les désignent sa mère. Son jeune âge ne lui permet peut-être pas d'arriver à renoncer au plaisir de faire ce qu'elle veut.

Le cas de Jean-Paul Choppart est différent. Rien n'arrête le jeune garçon, pas même les coups de fouets. Il est un vrai garnement au début de l'histoire mais il finira par devenir un enfant exemplaire. Lors de sa fugue, il se trouve dans des situations périlleuses. En prison, il fait un mauvais repas. Il regrette alors ses soirées à la maison paternelle et ses nuits paisibles. Toutefois, il s'agit d'un repentir d'égoïste. Il est fâché d'avoir quitté la maison en raison des chagrins qu'il s'est attirés et non de ceux qu'il peut infliger aux autres. Il réussit ensuite à s'échapper de la cellule grâce à Petit Jean, le fils du garde champêtre. Il convainc son nouvel ami de partir avec lui. Tout deux embarquent dans un bateau et sont pris dans un orage. Ils ressentent un « regret sincère de tout le mal qu'ils [ont] fait [...] »². Ce n'est pas pour autant que Jean-Paul décide de faire machine arrière et revenir chez lui. Les deux enfants, sains et saufs, trouvent refuge au moulin du père François et travaillent pour lui, jusqu'au jour où ils partent avec la troupe de saltimbanques. Croyant vivre une aventure fabuleuse, les deux héros découvrent leur nouvelle triste condition. Le marquis de la Galoche leur donne très peu à manger et les oblige à jouer des numéros lors des spectacles sans leur avoir demandé leur avis au préalable. Á ce moment-là de leur périple, leur repentir a évolué. Ils ressentent un regret amer lorsqu'ils parlent de leurs parents désignés comme vénérables. Ils se sentent coupables de les avoir abandonnés et s'affligent de la désolation qu'ils sont en train de leur faire subir³. Enfin, Jean-Paul et Petit Jean échappent de peu à la mort dans un incendie. Après cette terrible épreuve, leur comportement a définitivement changé :

Plus que jamais leur repentir était sincère et, à coup sûr, s'ils avaient pu tromper l'active surveillance du *Marquis de la Galoche*, ils eussent fui à l'instant même, ils eussent humblement frappé à la porte de la

¹ « La tortue », *Les Malheurs de Sophie*, p. 134-141.

² *Les Mémoires de Jean-Paul Choppart*, p. 45.

³ *Ibid.*, p. 127.

maison paternelle, prêts à tout châtement, pour obtenir enfin le pardon de leur faute¹.

Le lecteur s'aperçoit que les deux jeunes garçons regrettent leurs actes. La preuve en est la scène des retrouvailles avec leurs parents. Ils « se montrent [...] plein d'horreur pour leurs fredaines passées »² et font de multiples promesses de telle sorte que tout le monde leur pardonne. Les anciens garnements mettent désormais du cœur à la tâche, alors qu'ils détestaient travailler. Jean-Paul, qui déclarait : « et surtout je ne veux pas travailler, moi ! »³, gagne le premier prix de version grecque. Ils sont devenus « dociles » et ont désormais un « bon cœur »⁴.

L'évolution du comportement est fortement liée aux sentiments éprouvés suite à leur bêtise. Même si, dans un premier temps, Jean-Paul revendique ses sottises et se plaint de sa situation familiale, il finit par comprendre qu'il avait finalement de la chance et que sa soit disant liberté ne lui a apporté que des ennuis. À plusieurs reprises il ressent de la peur, de la colère contre lui-même ou de la honte. Sophie, elle aussi, est honteuse après avoir commis ses bêtises. Elle ne s'en vante jamais, au contraire ; elle tente de les dissimuler et finit pas les avouer en rougissant et baissant la tête. Sophie est parfois triste en découvrant qu'elle a fait quelque chose de cruel. Lorsqu'elle écorche la joue de Paul, elle se repent d'avoir été si méchante et lui demande pardon.

Les enfants, grâce aux punitions et aux conseils qui leur sont donnés, deviennent plus obéissants et font moins de bêtises. Parfois même, le garnement devient un citoyen exemplaire. L'adulte a rempli son rôle d'éducateur. L'enfant n'est plus la « petite bête » sauvage.

D. La question de l'autorité

Si les bêtises peuvent jouer un tel rôle prescriptif, c'est que l'autorité est affirmée. En effet, comment un enfant pourrait-il écouter l'adulte si aucune autorité n'était conférée à ce dernier ? Intéressons nous au statut de l'adulte dans ces romans.

¹ *Les Méaventures de Jean-Paul Choppart*, p. 170.

² *Ibid*, p. 170.

³ *Ibid*, p. 33.

⁴ *Ibid*, p. 170.

a) Le statut de l'adulte

Dans *Les Mésaventures de Jean-Paul Choppart* et dans *Les Malheurs de Sophie*, l'adulte chargé de l'éducation du l'enfant est un des deux parents : le père pour Jean-Paul, la mère pour Sophie. Dans *Un Bon petit diable*, deux personnes s'occupent de faire de Charles un gentil garçon. La première est sa tante Mac Miche à laquelle il a été confié, la seconde est sa cousine Juliette. Les proches parents se font éducateurs moralistes.

Le personnage de l'adulte est présenté comme celui qui détient le savoir et, de cette façon, il légitime son autorité. La maman de Sophie sait ce qui est bon pour sa fille et ce qui ne l'est pas, elle sait aussi ce qui est dangereux. Par conséquent, elle lui interdit de manger entre les repas, lui ordonne de ne pas laisser sortir le poulet noir car il se ferait manger par des vautours, lui indique qu'elle ne doit pas s'arrêter en forêt pour ne pas se perdre... Lorsque Sophie met en doute la connaissance et l'expérience de sa mère, cette dernière l'interrompt : « voyons, ne raisonne pas tant, et tais-toi. Je sais mieux que toi ce qui peut te faire du mal ou non »¹. L'enfant doit croire sur parole l'adulte, son aîné. Or, le savoir est la preuve d'une expérience de la vie. Les parents ne sont jamais critiqués explicitement, au contraire, les narrateurs les présentent sous des aspects positifs. L'autorité est détenue par l'adulte de manière indiscutable. Les enfants n'ont pas à se poser la question de l'obéissance, il leur suffit simplement de savoir qu'ils ont l'obligation d'écouter l'adulte. Les bêtises constituent alors un acte de soustraction à l'autorité, qu'il faut punir.

L'enfant doit donc être respectueux envers la figure de l'autorité. Louis Desnoyers affirme à ce propos :

Quoi qu'il en soit, mes jeunes lecteurs, combien ne devez-vous pas bénir le ciel, en comparant le sort qu'il vous a départi, dans ce nid si doux qu'on appelle la famille, et où l'aile maternelle est si tutélaire, au sort des enfants qui sont privés de la tutelle d'un père, de la tendresse d'une mère ! Que cette comparaison, dont l'occasion se représente si souvent dans la vie, augmente encore votre gratitude pour les

¹ *Les Malheurs de Sophie*, p. 13.

protecteurs naturels que vous avez reçus de la Providence qui vous les a donnés¹.

En ressentant de la gratitude envers ses parents, l'enfant sera plus obéissant. Charles obéit à sa cousine Juliette qu'il considère comme une jeune fille parfaite mais refuse de se soumettre aux injonctions de sa tante tyrannique. Sans respect, l'adulte a davantage de mal à affirmer son autorité. Ces trois romans posent de manière sous-jacente la question de l'éducation efficace.

b) Une réflexion ancienne sur l'éducation

Les trois garnements enchaînent bêtises sur bêtises, principalement pour s'amuser et se sentir libres de faire ce qu'ils veulent. Mais Isabelle Nières-Chevrel soulève une question primordiale à propos de ces romans : pour quelles raisons ces enfants n'obéissent-ils pas ? La désobéissance ne peut pas toujours s'expliquer par une simple volonté de l'enfant. Les causes peuvent être plus profondes. Selon elle, Jean-Paul constitue bien un contre-exemple, mais pour que le héros soit devenu un tel contre exemple, « il faut que les parents n'aient pas été à la hauteur de la tâche »². L'auteur affirme le lien en littérature entre la qualité des enfants et celles des parents éducateurs. L'autorité du père ne repose sur rien d'autre que la punition physique. Finalement, ce sont les épreuves du monde, et non les coups de baguette, qui amènent Jean-Paul à un sincère repentir. L'éducation par expériences paraît beaucoup plus efficace que celle par les châtiments corporels.

La Comtesse de Ségur se questionne sur la meilleure éducation à fournir. Dans *Un Bon petit diable*, Charles refuse d'écouter et d'obéir à sa cousine Mac'Miche. Il n'accepte pas son autorité et préfère lui jouer de vilains tours :

Cette méchante, abominable femme me rend méchant moi-même. C'est vrai Juliette : avec toi, je suis bon et je n'ai jamais envie de te jouer un tour ou de me fâcher ; avec ma cousine, je me sens mauvais et toujours prêt à m'emporter³.

La vieille dame fait d'éternels reproches à Charles. Elle n'hésite pas à lui faire subir des châtiments corporels, surtout quand il se soumet sous les bons conseils de

¹ *Les Méaventures de Jean-Paul Choppart*, p. 176

² I. Nières-Chevrel, *Introduction*, op. cit., p. 162.

³ *Un Bon petit diable*, p. 18.

Juliette. Elle abuse alors de son autorité. Le garçon ne peut accepter une quelconque autorité de cette mégère. Pourtant, le fond de son cœur est bon. Le titre, comme la fin du roman, en sont la preuve. Certes, Charles est un diable, mais il est un bon diable. Il cherche à devenir gentil, mais la méthode d'éducation de Mac'Miche ne l'y encourage pas. La servante Betty le remarque : « s'il était traité mon rudement, le bon l'emporterait sur le mauvais... »¹. Juliette, douce et patiente, est respectée de Charles. Elle arrive à le convaincre de s'améliorer. Le garçon tente de suivre les conseils qu'elle lui donne, même si la plupart d'entre eux sont difficilement réalisables. C'est elle qui lui donne la meilleure éducation, celle qui le transformera en homme honnête et respectable.

Dans *Les Malheurs de Sophie*, les châtiments corporels sont infimes : Mme de Réan ne fouette qu'une seule fois sa fille. Pourtant, d'autres indices laissent supposer la critique sous-jacente de l'auteur. Isabelle Nières-Chevrel demande : « [...] que penser d'un parent qui marche trop vite et que son enfant ne peut suivre ? ». Car, dans l'épisode des loups, la maman fait remarquer à Sophie qu'elle sait qu'elle marche vite. Elle ne prétend pas même faire l'effort de l'attendre. Il est clair qu'elle est stricte avec sa fille et, surtout, elle lui montre peu de tendresse.

Mme de Réan trouve la mort dans la tempête lors de la traversée en bateau vers l'Amérique qui s'annonce à la fin des *Malheurs de Sophie*. Dans *Les Petites filles modèles*, Mme Fichini, mère adoptive de Sophie, est adepte des punitions physiques. Mme de Fleurville, mère de Camille et Madeleine, est au contraire présentée comme une bonne éducatrice. Elle incarne la douceur et la bonté de la mère idéale, elle est aimante et généreuse². Ses filles sont d'ailleurs toujours très sages et respectueuses. L'utilisation du fouet n'a aucune raison d'être puisque l'éducation se fait parfaitement sans. Même Sophie le constate :

Ah ! Si j'avais comme vous une maman douce et bonne, je serais meilleure ! Mais j'ai si peur de ma belle-mère ! Elle ne me dit pas ce que je dois faire, mais elle me bat toujours³.

La Comtesse de Ségur présente de manière critique les mauvais parents. Il s'agit en réalité d'un règlement de compte avec sa propre mère et l'éducation très sévère

¹ *Un Bon petit diable*, p. 12.

² Denise Von Stockar-Bridel, « Sophie et Heidi, miroirs de leurs auteurs » dans *La Comtesse de Ségur, op. cit.*, p. 198.

³ La Comtesse de Ségur, *Les Petites filles modèles*, Paris, Nathan, 2002, p. 75.

qu'elle lui a donnée. Elle s'est inspirée de ses propres souvenirs pour écrire *Les Malheurs de Sophie*¹.

Le personnage de Paul pose un autre questionnement. Le petit garçon explique à sa cousine : « non, je ne veux pas désobéir à ma tante, et je ne veux pas être perdu dans la forêt »². Si la première proposition laisse supposer un certain respect envers sa tante, la seconde indique que Paul obéit par peur. Dans le chapitre « La petite voiture », Paul ajoute qu'être puni est ennuyeux et qu'après avoir fait des choses défendues, ils ont peur d'aller voir leur maman. Qu'il s'agisse de la peur du danger et de la peur de la punition, l'obéissance ne correspond pas à une qualité morale de l'enfant. L'autorité ne sera plus respectée si l'enfant oublie sa peur. D'après Isabelle Nières-Chevrel, la Comtesse de Ségur pose la question de l'obéissance : qu'est ce qu'un enfant obéissant ? Pourquoi obéissons-nous ?³

* * *

Ainsi, la littérature de jeunesse du XIX^e siècle engage les enfants à avoir un comportement correct, ce dernier étant défini en fonction des attentes et des idéaux du siècle. Les lectures doivent renforcer l'éducation morale des familles et des maîtres. Isabelle Nières-Chevrel résume parfaitement le rôle de cette littérature :

Aider l'enfant à reconnaître et à corriger ses défauts, lui inspirer l'amour du bien, s'engager à respecter les devoirs de la religion et de la morale, base de toute bonne éducation, tels sont les objectifs avoués d'ouvrages dans lesquels le plaisir des fictions n'a trouvé droit de cité que parce qu'il était nature à soutenir l'efficacité de l'enseignement moral, en adoucissant l'aridité des leçons⁴.

Chaque incident est propice à une leçon. Les bêtises se trouvent au service de la morale, elles permettent de mettre en évidence le contre exemple à ne pas suivre. Le garnement possède de nombreux défauts et peu de qualités. Ce n'est qu'au prix d'une éducation stricte que son évolution comportementale semble possible. La découverte du monde participe aussi à ce changement. Force est de constater que l'éducation n'est en pas toujours parfaite et provoque déjà des questionnements à l'époque. Des traités

¹ *Les Malheurs de Sophie*, « Sophie, Comtesse de Ségur », p. 152.

² *Les Malheurs de Sophie*, p. 63.

³ I. Nières-Chevrel, *Introduction, op. cit.*, p. 164.

⁴ I. Nières-Chevrel (dir.), *La Comtesse de Ségur, op. cit.*, p. 58.

concernant l'éducation des enfants étaient déjà publiés. Par exemple, Monseigneur Félix Dupanloup avait fait paraître *De l'Éducation* en trois tomes : *De l'Éducation en général*, *De l'Autorité et du respect dans l'éducation* et *Des Hommes d'éducation*. Dans *De l'Autorité et du respect dans l'éducation*, l'auteur affirme l'autorité parentale :

D'où l'on doit conclure que les parents sont les premiers maîtres, les *instituteurs naturels*, les *instituteurs nécessaires* et providentiels de leurs enfants¹.

Le rôle de l'éducation est détenu par les parents. Monseigneur Dupanloup réfléchit sur cette éducation. Il consacre son livre troisième à la figure de l'instituteur et explique :

Tout contraindre, tout plier sous le même niveau, traiter toutes les âmes, tous les esprits, tous les caractères de ce jeune peuple, tous les cœurs, de la même façon ; ne jamais condescendre, ne jamais s'adapter : ce n'est pas l'autorité, c'est la violence².

Quelques pages plus loin, Monseigneur Dupanloup ajoute qu'il faudrait supprimer la punition matérielle telle que le fouet, les coups, la prison, la retenue et le piquet, au profit d'un châtiment moral tel que le silence, la promenade solitaire, l'humiliation ou la réprimande sévère³.

[...] proclamer comme loi dans une maison, qu'il n'y a point de punitions proprement dites ; et il est évident de plus qu'une telle déclaration a une grande importance ; car, ce principe bien posé et bien expliqué, les enfants comprennent tout d'abord qu'on s'adresse avant tout à leur intelligence, à leur conscience et à leur cœur : ils se sentent à la fois moins contraints et plus obligés à bien faire, sous une direction noble et paternelle⁴.

On s'aperçoit de la réflexion sur l'éducation déjà en place à l'époque. Certains réfléchissaient déjà à la question de l'autorité parentale et aux modalités de punitions dans le but d'être le plus efficace. Malgré ces réflexions, les ouvrages du corpus ainsi nous montrent la sévérité des éducateurs. *L'Enfant* (1879) de Jules Vallès nous permet d'appuyer ce propos. Dans cette œuvre, l'auteur parle de ses souffrances de son enfance lorsque sa mère le battait.

¹ Félix Dupanloup, *De l'Éducation, de l'Autorité et du respect dans l'éducation*, [en ligne]. URL : <http://books.google.com/>, taper « de l'autorité et du respect dans l'éducation », p. 180, consulté le 21 avril 2011.

² *Ibid.*, p. 411.

³ *Ibid.*, p. 433.

⁴ *Ibid.*, p. 435.

Les jeunes lecteurs, probablement loin des questionnements sur l'éducation, perçoivent simplement l'intérêt d'être sages et apprennent à respecter l'autorité parentale. La narration sert de guide. Les enfants sont engagés à se conduire comme des personnes responsables et non comme de petits animaux. La littérature édificatrice et morale perdure jusqu'au milieu du XX^e siècle. À partir de ces années, la représentation de l'enfant évolue. Les bêtises en littérature de jeunesse ne participent plus que dans une moindre mesure, voire pas du tout, à l'éducation morale.

III – Des bêtises qui mettent en évidence un enfant qui s'affirme et qui s'amuse : deuxième moitié du XX^e siècle - XXI^e siècle

A. La littérature comme preuve du changement

Grâce à la littérature, l'enfant jouit d'une certaine liberté par rapport à la réalité à laquelle il échappe. Cette liberté était déjà présente au XIX^e siècle dans la littérature anglo-saxonne. Alison Lurie s'appuie sur quatre romans – *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles* (1865), *Les Quatre Fille du docteur March* (1868), *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876) et *Peter Pan* (1902) – et explique :

Pareils récits encourageaient à rêver, à désobéir, à répliquer, à faire des fugues, à cacher aux grandes personnes peu compréhensives ses pensées et ses sentiments intimes, et allaient jusqu'à louer de tels comportements. Ils réduisaient à néant les prétentions des adultes et tournaient en dérision leurs institutions, y compris l'école et la famille¹.

Ces récits originaux proposaient aux enfants un discours autre que celui entendu dans la bouche des adultes au quotidien.

En France, jusqu'au début du XX^e siècle, l'objectif de la littérature est l'éducation des enfants : impossible de mettre en doute l'autorité des parents, représentant le monde des adultes et les lois de la société. Les lois sont imposées aux enfants qui ne peuvent s'y soustraire. Les relations entre les générations sont distantes, hiérarchisées et accompagnées d'un respect indéfectible et de bon sentiments de la part des enfants envers leurs parents. Dans la première moitié du XX^e siècle, la littérature s'inscrit encore dans le modèle où les parents sont placés « au-dessus ». Progressivement, l'affrontement entre les parents et les enfants va tourner à l'avantage de ces derniers. Dans les années 1960, c'est de « victoire » qu'il faut parler².

¹ Alison Lurie, Monique Chassagnol (trad.), *Ne le dites pas aux grands : essai sur la littérature enfantine*, Paris, Rivages, 1991 [1^{ère} édition anglaise : *Don't tell the Grown-Ups : the subversive power of children's literature*, New York, Little Brown & Co, 1990], p. 8.

² Lucile Trunel, « Des parents dépassés ? La remise en cause de l'autorité parentale dans la littérature des années 1960 » dans « Images de parents », *La Revue des livres pour enfants* n°229, juin 2006, p. 99.

a) Un garnement qui s'affirme, revendique son statut, son identité, sa place

1) Un enfant qui devient narrateur

Les Bêtises du Petit Nicolas constitue l'exemple parfait de ce phénomène. L'enfant n'est plus simplement le héros, c'est désormais celui qui raconte ses propres aventures. Le lecteur a accès à ses pensées et ses réflexions qu'il élabore sur le monde qui l'entoure. L'enfant observe et juge les comportements des autres, avec son propre langage.

« Le procédé consiste pour l'essentiel à raconter les histoires par la voix du héros, avec ses mots, sa syntaxe et surtout sa logique aux antipodes de celle des adultes. Placé en position de confident du Petit Nicolas, le lecteur établit avec lui une relation de pleine complicité ; loin d'être incité à grandir ou mûrir, il est conduit à penser en *infans*. Collégiens et lycées s'amuse à bon compte de leur enfance pas si lointaine en la revivant pas procuration »¹.

Nicolas, à la fois drôle et turbulent, permet à tous les lecteurs de retomber en enfance ; chacun a la possibilité de se reconnaître dans le héros ou dans un de ses amis. Le narrateur ne représente plus une figure de l'autorité, revendiquant le respect et l'obéissance aux parents. Il ne conseille plus les lecteurs, ne leur indique pas le comportement correct à adopter. L'enfant occupe désormais une place centrale. Le statut de l'enfant a changé, on lui donne la parole dans la littérature. Loin d'être une simple petite bête à élever, on découvre de manière explicite qu'il est aussi un individu doué d'une parole et de réflexion.

Dans *Comment faire enrager maman en 10 leçons*, la liste de conseils reprend tout ce que les enfants aiment faire : ne pas ranger leur chambre, jouer à la console toute la journée, manger des cochonneries, faire des grimaces et dire des grossièretés...Le narrateur invite les enfants à faire tout ce dont ils toujours rêvé mais qui leur était et qui leur est toujours interdit. Aux antipodes du narrateur du XIX^e siècle, l'auteur du documentaire est ici le « mauvais conseiller ». Il représente en quelque sorte la mauvaise conscience, celle qui doit être refoulée au profit de la bonne indiquant

¹ C. Chelebourg et F. Marcoin, *La littérature*, op. cit., p. 84.

toujours ce qu'il est correct de faire. L'enfant n'a même plus à inventer les bêtises puisque l'auteur s'est chargé de faire une liste de conseils, sûrement considérés comme provocateurs pour des adultes conservateurs à une époque antérieure.

Les narrateurs ne sont plus moralisateurs, au contraire, ce sont des enfants qui s'amuse et qui revendiquent leurs bêtises.

2) Un garnement qui fait ce qui lui plaît

Depuis des générations, les enfants prétendent agir comme bon leur semble. Leur volonté de s'amuser est souvent plus forte que tout. Ils n'ont que faire de savoir si ce qu'ils font est une bêtise ou non. Mademoiselle Sauve-qui-peut n'hésite pas une seule seconde à embêter les animaux et sa maman. Les enfants menacent même leurs parents dès que ces derniers se montrent autoritaires. Le Petit Nicolas annonce plusieurs fois vouloir s'enfuir et même mourir : « Et moi, je me suis mis à pleurer et j'ai dit que si je ne pouvais pas avoir de glace, je me tuerais ». L'enfant essaye de convaincre ses parents par tous les moyens et conteste leur décision. Il ne se cache plus et ne ressent autant de honte lorsqu'il désobéit.

b) Une affirmation d'enfant qui ne peut se faire sans un certain déclin de l'autorité

Les bêtises des enfants n'ont pas évolué, elles demeurent les mêmes. L'enfant est espiègle, cruel et surtout, il désobéit. Mais les bêtises sont désormais mises en avant dans certains ouvrages contemporains pour la jeunesse. Les œuvres pour la jeunesse ne sont plus éducatrices et leur contenu n'est plus moralisateur. Les bêtises deviennent pour l'enfant le moyen d'affirmer son statut face à l'adulte qui voit alors son autorité remise en question. L'enfant veut décider et il le dit.

1) Des parents désemparés face au refus ?

Dans *Cornebidouille*, Pierre refuse de manger sa soupe. Ses parents, tout comme ses grands-parents, ne parviennent pas à leur fin et n'arrivent pas à le faire céder. Replacé dans le contexte du XIX^e siècle, Pierre n'aurait pas eu la possibilité d'exprimer

son refus plus d'une fois. Tout comme Jean-Paul Choppart, il aurait probablement été victime du fouet. Mais ici, les adultes n'ont aucun pouvoir sur lui. Son père tente de le convaincre en utilisant la peur : il lui explique que la sorcière Cornebidouille vient voir les petits garçons refusant de manger la soupe et qu'elle leur fait tellement peur qu'ils avalent la soupière le lendemain. Il tente d'affirmer son autorité en utilisant un tiers mais cela n'impressionne pas Pierre qui réplique : « m'en fiche, j'y crois pas aux sorcières ! ». Rien n'y fait, alors il est envoyé au lit sans manger. On pourrait penser que les adultes ont gagné la partie et que Pierre mangera sa soupe le lendemain pour ne pas se coucher l'estomac vide. Pourtant, au début de l'album, le narrateur précise que Pierre ne « voulait » pas manger sa soupe quand il était petit. Le verbe à l'imparfait implique une situation qui se reproduit dans le temps. C'est donc un véritable échec pour les parents. L'affirmation de Pierre ne s'arrête pas là. En effet, Cornebidouille se révèle être une vraie sorcière, et à minuit, elle entre dans la chambre du jeune garçon. Cette sorcière est laide et elle sent mauvais. Théoriquement, Pierre devrait en avoir peur. Au lieu de ça, il répond à Cornebidouille et se moque d'elle. La sorcière se met alors à grandir, jusqu'à ce que sa tête dépasse le toit de la maison mais Pierre n'a toujours pas peur :

- Et maintenant, moustique à lunettes, est-ce que je te fais peur ?
- Nan, mais vous sentez le gruyère !
- Comment ?
- Et le vieux camembert !
- Comment ?
- Les chaussettes de mon père !
- Comment ?¹

L'impertinence et la provocation caractérisent le garnement. La sorcière, a bout de nerf, décide de lui prendre son doudou et de le manger s'il refuse de boire sa soupe. Pierre invente une astuce pour échapper à son chantage : il prétend ne pas pouvoir avaler sa soupe sous prétexte que sa cuillère se trouve au fond d'une de ses chaussettes et qu'il ne parvient pas à la récupérer. La sorcière, croyant avoir gagné la partie, ne se méfie pas et rapetisse pour aller chercher la cuillère. Pierre, beaucoup plus malin qu'elle, l'enferme dans sa chaussette et la jette aux toilettes. Il a gagné la partie et refuse de nouveau de manger sa soupe le lendemain. Ainsi, Pierre arrive même à désobéir à une sorcière, stéréotype de la méchanceté et l'horreur. L'autorité, qu'elle soit incarnée

¹ *Cornebidouille*, p. 17.

par le père ou déléguée à la sorcière, n'a aucun pouvoir sur le jeune garçon. Ce dernier fait ce dont il a envie.

*La vengeance de Cornebidouille*¹ est la suite de l'album *Cornebidouille*. Contrairement à ce que laisse penser le titre, la sorcière ne parvient à se venger. De nouveau, Pierre la piège et lui fait boire la mixture qu'elle avait préparée pour lui. Il est toujours le héros vainqueur.

2) Des punitions moins efficaces ?

Le refus et la désobéissance de Pierre ne sont pas punis efficacement. La bêtise n'a aucune conséquence sur le jeune garçon, qui a l'air de se moquer pas mal d'aller au lit le ventre vide.

Quant à Simon dans *Puni-cagibi !*, il cherche à se faire punir par tous les moyens. Lorsqu'il fait des bêtises, la seule punition que ses parents lui donnent est d'aller dans le cagibi. Le narrateur indique : « Ah ! la belle punition ! Un véritable bonheur pour Simon ! » ; le cagibi est la « punition préférée »² du garçon. Ses parents n'y voient que du feu et ne s'aperçoivent pas de la réalité de la situation. Croyant éduquer leur enfant, ils le poussent en fait à faire de plus en plus de bêtises. Car le cagibi est une caserne d'Ali Baba pour Simon. Il s'y retrouve tout seul et peut imaginer des tas d'histoires. Il se déguise en explorateur, navigue à califourchon sur une vieille machine à coudre et se prépare au décollage. Toutefois, les parents finissent par se demander pourquoi le cagibi attire leur fils. Ils s'y enferment et découvrent la poussière, les araignées et l'ennui. Trop effrayante pour Simon, ils décident de ne plus lui infliger cette punition. Simon continue ses bêtises, mais sa punition consiste à rester assis sur le canapé, ou enfermé dans la salle de bain, et cela ne lui plaît pas. Il se rend si désobéissant que ces parents reviennent sur leur décision et l'envoient de nouveau dans le cagibi. Tout comme Pierre, Simon a gagné la partie et obtenu ce qu'il voulait. Dans cet album, la punition ne joue alors plus son rôle puisqu'elle devient source d'amusement pour l'enfant.

¹ Magali Bonniol, Pierre Bertrand (ill.), *La Vengeance de Cornebidouille*, Paris, L'École des loisirs, 2010.

² *Puni-Cagibi !*, p. 17.

Dans le chapitre « La punition », Nicolas est privé de glace par sa maman car il s'est montré méchant et lui a mal parlé. Il pleurniche toute la journée mais sa mère ne cède pas :

Si nous cédon maintenant, cette leçon ne servira à rien ! Il faut qu'il comprenne une bonne fois pour toute qu'il n'a pas le droit de dire et de faire n'importe quoi ! C'est à son âge que nous devons faire son éducation ! Je ne veux pas avoir à me reprocher plus tard que si ton fils est dévoyé, c'est parce que nous avons été trop faibles avec lui ! Non, non et non !¹

La maman affirme son autorité et reste ferme malgré les lamentations de son fils et son mari prêt à céder. Mais lors du repas du soir, au moment du dessert, elle apporte de la glace achetée l'après-midi même au supermarché. Elle revient ainsi sur ses dires, sans oublier de faire promettre à son fils qu'il sera un gentil garçon. Elle a fait durer la punition assez longtemps, mais pour faire plaisir à son fils, elle finit par lui donner ce qu'il attendait le plus. L'éducation n'apparaît plus aussi stricte et rigoureuse qu'au XIX^e siècle. Les parents font des concessions et établissent une relation de confiance avec leur enfant. Pour cette raison, ils ne cherchent pas à les « traumatiser » par la punition, mais simplement leur faire comprendre qu'ils n'auraient pas dû agir comme ils l'ont fait.

3) Un comportement à l'encontre de l'héritage littéraire : l'exemple de la réécriture du *Petit Chaperon rouge* de Charles Perrault

Dans *Mademoiselle Sauve-qui-peut*, la petite fille n'a aucun respect des adultes. Son attitude lui vaut son surnom. En plus de son espièglerie envers les animaux, elle se permet de jouer des tours à sa propre mère. Cette dernière se reçoit un seau de crème sur la tête en passant le pas d'une porte : sa charmante fille s'était amusée à placer délicatement le seau en équilibre. Mademoiselle Sauve-qui-peut est la seule à s'amuser. En effet, « ses farces, depuis longtemps, ne faisaient plus rire personne ». Sa mère excédée l'envoie chez sa grand-mère. Nouvelle figure du Petit Chaperon rouge, elle ne se laisse pas manipuler par le loup, contrairement à son aînée. Pire encore, elle fait peur à l'animal.

¹ *Le Petit Nicolas*, p. 70.

Non, mais, dis donc le loup, tu crois que je ne sais pas faire la différence entre un loup et une mamie ? Allez, ouste ! Hors d'ici ! Allez, zou ! Dehors ! Et plus vite que ça ! Il veut que je m'énerve en vrai, le loup ? Il me croît aussi bête que le Petit Chaperon rouge ou quoi ?

Elle donne des ordres au loup et le chasse de la maison avec une fourche. Le message de l'album est significatif. Le personnage de Mademoiselle Sauve-qui-peut s'oppose à la tradition : la petite fille fait ce qui lui plait et parvient même à combattre un loup, habituellement désigné comme un animal féroce. Christiane Connan-Pintado précise :

La métamorphose du Petit Chaperon rouge en enfant terrible va de pair avec l'évolution de l'image du loup. Les deux protagonistes échangent leurs rôles : le grand méchant loup des contes est malmené par les auteurs des contes détournés contemporains et par cette fillette en rouge d'un nouveau type. Non seulement il ne fait plus mine de la dévorer, mais il est souvent maltraité par elle. [...] Mademoiselle Sauve-qui-peut est d'une autre trempe, d'un autre temps [par rapport au Petit Chaperon rouge]. Á la fin, c'est le loup qui tremble et s'inquiète, impatient que se termine l'histoire. Ainsi, l'enfant terrible qu'est devenu le personnage inverse les données de l'histoire, résiste à son destin et devient maîtresse d'un jeu où les enjeux et les rôles sont redistribués¹.

La fillette n'est jamais punie, sa maman l'éloigne simplement d'elle pendant un moment. Aucune figure de l'autorité ne critique son comportement et ne la gronde. Mademoiselle Sauve-qui-peut est une petite fille qui ne doute de rien, sûre d'elle et libre.

4) Une critique des parents sous-jacente

Les bêtises permettent aux auteurs de dresser un portrait critique des adultes, et des parents en particulier. Cette critique n'est pas cinglante ; le plus souvent, elle passe par l'humour des auteurs.

Lucile Trunel parle d'un « renversement inédit de situation » dans les romans du *Petit Nicolas*. Les auteurs jouent « sur les gags amusants et le style faussement innocent du narrateur. Cela permet de faire « passer » nombres de situations où les parents sont

¹ Christiane Connan-Pintado, *Lire des contes détournés à l'école*, Paris, Hatier, 2009, p.191.

critiqués sans complaisance »¹. Á propos du *Petit Nicolas*, Christian Chelebourg et Francis Marcoin ajoutent :

Il s'agit d'un « renversement carnavalesque : l'ordre des adultes est « basculé cul par-dessus tête », pour la plus grande joie d'un public qui n'en partage pas encore les valeurs et se voit conforter dans ses réticences à leur égard².

Les parents ne représentent plus que dans une moindre mesure la figure de référence détenant le savoir, la vérité et l'autorité totale. Certes, Nicolas n'oublie pas que c'est son papa qui commande :

Et papa, il ne rigole pas : quand il dit pas de tarte aux pommes, c'est pas de tarte aux pommes, même si on pleure et si on dit qu'on va quitter la maison et qu'on vous regrettera beaucoup³.

Mais leurs défauts sont exposés, et parfois, Nicolas exprime son incompréhension face à leur attitude. Le chapitre « tonton Eugène »⁴ illustre le comportement absurde des parents. L'oncle de Nicolas, Eugène, est invité à dîner. Dès son arrivée, le père de Nicolas et son frère Eugène ne cessent de se jouer des tours. Les deux hommes se font des farces à tour de rôle, sans jamais s'arrêter. L'un offre un cigare explosif, l'autre remplit un verre de vinaigre ; l'un pose une punaise sur un fauteuil, l'autre attache une boîte de conserve à l'arrière de la voiture... Les deux adultes s'amuse et se chamaillent comme deux enfants. La mère de Nicolas va même jusqu'à leur dire : « Là, vous exagérez, tous les deux ! »⁵. Elle s'adresse à eux comme à des garnements. Les deux adultes ne représentent plus les hommes sérieux ayant un comportement respectable résistant à toute épreuve. Ils apparaissent dans leur simplicité, guidés simplement par le plaisir de s'amuser entre frères sur un mode enfantin. La fin de l'histoire est surprenante : une fois Eugène parti, le père de Nicolas fait une remarque à son fils concernant son comportement.

Il m'a dit qu'il n'avait rien voulu dire devant tonton Eugène, mais que je n'aurai jamais dû reprendre deux fois du gâteau sans demander la

¹ L. Trunel, « Des parents dépassés ? » art. cité, p. 102.

² C. Chelebourg et F. Marcoin, *La littérature, op.cit.*, p. 84.

³ *Le Petit Nicolas*, « La tarte aux pommes », p. 121.

⁴ *Le Petit Nicolas*, « Tonton Eugène », p.75-81.

⁵ *Ibid.*, p. 78.

permission, et que j'étais assez grand pour ne plus me conduire comme un gamin mal élevé¹.

Alors même que le père n'a cessé de se comporter comme un enfant turbulent, il critique l'attitude de son fils. De cette manière, il est ridiculisé et sa remarque absurde ne peut provoquer que le rire chez le lecteur.

Le lecteur peut également percevoir dans *Puni-cagibi !* une critique implicite et sous-jacente des parents. Ceux-ci sont ridiculisés par la peur que leur provoque leur séjour dans le cagibi. De plus, la punition qu'ils donnent à leur fils reste la même quelle que soit la gravité de la bêtise. La punition n'est pas adaptée et aucune explication sur le bien et le mal n'est donnée. Simon n'a qu'à exécuter l'injonction « Puni-cagibi ! ». Les parents ne s'efforcent absolument pas à formuler une phrase. De plus, sa mère le punit avant même qu'il ait fait quelque chose :

Pour aller plus vite, il disait même parfois à sa maman : est-ce que je peux aller au cagibi ?
- Oui ! Immédiatement, vilain garçon ! Puni-cagibi !²

Les parents ne dialoguent pas avec leur enfant. Le cagibi est le seul moyen trouvé pour le punir et ce moyen n'est pas efficace. Leur éducation est critiquée.

Isabelle Nières-Chevrel indique que la thématique de l'obéissance aux autorités est supplantée au cours du XX^e siècle par celle de l'initiative enfantine et de la résolution ludique des conflits. Dans les années 1970, un courant anti-autoritaire a émergé dans la littérature³. L'auteur appuie ces propos sur le petit roman *Essuie la vaisselle !*⁴. Au début du roman, un père oblige son fils Micha à essuyer la vaisselle. Le jeune garçon refuse et se justifie en expliquant qu'il n'en a pas envie. Les deux protagonistes commencent alors un affrontement par imagination interposée. Micha en profite pour chanter :

¹ *Le Petit Nicolas*, « Tonton Eugène », p. 81.

² *Puni-Cagibi !*, p. 13.

³ I. Nières-Chevrel, *Introduction*, *op.cit.*, p. 165.

⁴ Kurt Baumann, Michael Foreman (ill.), Gilberte Lambrichs (trad.), *Essuie la vaisselle!*, Paris, Gallimard, 1982, s.p., 32 pages comptées, [édition originale : *Kuechengeschichten*, Gossau (Suisse), Nord-Sud Verlag, 1977], (désormais *Essuie la vaisselle !*).

Mon papa joue au costaud
Il est fier de ses gros bras
Forts comme ceux d'un nabot
Et pas plus durs qu'un baba.

Mon papa prend ses grands airs
Il voudrait m'en imposer
Il peut toujours essayer
Mais moi, j'en n'ai rien à faire¹.

Il se moque de son père, remet en cause sa force physique et son autorité. De défis en défis imaginaires (le père veut mettre Micha dans une bouteille, le jeter à la mer mais Micha annonce qu'il se transformera en oiseau pour revenir à la maison...), le fils finit par déclarer un incendie fictif dans la maison, le père le dénonce et le fait mettre en prison. Puis tous deux se calment et Micha formule un grief contre son père : « Tu vois, c'est toujours la même chose ! C'est toujours toi qui commandes ! ». Le père, désespéré, déclare n'avoir aucune prise sur son fils. Ce dernier finit par essuyer la vaisselle, en expliquant qu'il est tout à fait d'accord pour aider son père. Tout n'est qu'une question de formulation et de tact. L'enfant refuse les ordres mais accepte volontiers une demande effectuée dans le respect et l'égalité.

Les parents sont également remis en question dans le petit roman *Je veux faire des bêtises* !² Nicolas est un jeune garçon de huit ans et demi qui en a assez d'être le gentil garçon qui range sa chambre, dit bonjour à la boulangère, fait ses devoirs bien sagement. Ce qu'il déteste par-dessus-tout c'est d'aller à la garderie, avant et après la classe. Ses parents ne cessent de lui répéter qu'il est parfait et n'hésitent pas à le dire à qui veut l'entendre. Nicolas réagit et, un beau jour, il se lance dans les mensonges, les tricheries, les bagarres...Finalement, il se rend compte que faire des bêtises ne lui apporte rien, mises à part les punitions, et il décide de dire la vérité à sa mère. Celle-ci comprend parfaitement la situation et tout finit bien pour Nicolas qui n'ira plus à la garderie désormais. Les parents de Nicolas sont implicitement critiqués dans la mesure où ils ne se demandent pas réellement ce que leur fils ressent. Trop préoccupés par leur travail, et Nicolas étant sage, ils ne se posent pas de question sur les désirs de leur enfant.

¹ *Essuie la vaisselle !*, p. 24.

² Marie-Sophie Vermot, Jean-Claude Gotting (ill.), *Je veux faire des bêtises !*, Toulouse, Milan, 2002, 64 p.

Ainsi, l'on constate une absence du moralisme dans ces œuvres de littérature de jeunesse. Les bêtises mettent en évidence l'inefficacité des punitions, quand elles existent, ainsi que le déclin de l'autorité en littérature. Les parents ne se trouvent plus sur leur piédestal : l'enfant remet en cause l'autorité que les parents ont du mal à conserver. L'enfant peut juger ses parents et refuse une obéissance aveugle à ces adultes qui prétendent tout lui imposer. Le rapport entre les parents et les enfants a évolué. Le nouveau comportement de l'enfant est partie prenante de l'évolution et non uniquement une conséquence.

La littérature nous permet de constater un changement qui ne peut prendre sa source dans le seul esprit des auteurs. Elle reflète en fait l'évolution générale de la société qui a lieu à partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale, et surtout à partir des années 1960. Toutefois, la littérature n'est pas seulement le reflet de la société, elle participe aussi de l'évolution.

B. Les causes sociétales d'un tel renversement

a) Le mouvement protestataire des années 1970...

En 1968, une vague contestataire traverse les grandes démocraties occidentales. Le mouvement hippie aux États-Unis inspire la jeunesse occidentale. En France, au printemps 1968, les étudiants protestent notamment contre le dysfonctionnement de l'enseignement supérieur et la société de consommation. Après la répression violente des émeutes étudiantes, la crise s'étend à de nombreux secteurs de la société. Les dix millions de grévistes qui paralysent le pays contraignent le gouvernement Pompidou à négocier les accords de Grenelle (revalorisation des salaires, réduction du temps de travail, *etc.*). Après la signature, le mouvement s'essouffle car il perd une part de légitimité. Le général de Gaulle dissout l'Assemblée nationale le 30 mai. Il reçoit alors l'appui de milliers de manifestants favorables au retour à l'ordre et voit son pouvoir provisoirement conforté lors des élections législatives des 23 et 30 juin. Les événements de mai 1968 voient dans cette élection leur arrêt de mort¹.

¹ Historiques de la crise de mai 68, [en ligne]. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/crise-de-mai-1968-en-france/> et http://www.linternaute.com/histoire/mai_68/2055/a/1/1/2/, consultés le 13 avril 2011.

Ce mouvement protestataire est aujourd'hui devenu le symbole d'une société en quête d'émancipation. Á cette date, une grande partie de la population demande le changement et remet en cause la société autoritaire et paternaliste, le capitalisme et la répression. Les contestataires revendiquent plus de droit pour la femme et prônent la libération sexuelle. Toutes les valeurs traditionnelles sont remises en question.

Dans les mois qui suivent cette vague, un certain nombre de tabous volent en éclat : le sexe, la violence ou la drogue deviennent des sujets de discussion. Les gens réfléchissent à l'éducation des enfants, au rôle des femmes dans la société, au droit d'avoir ou non un enfant...Le traditionalisme, depuis si longtemps ancré en France, s'écroule.

L'album récent d'Yvan Pommaux, *Véro en mai*¹, illustre parfaitement le mouvement de mai 1968 et ses conséquences. Sous forme de bande dessinée et de passages relevant de la narration, l'album retrace l'histoire d'une petite fille tchadienne arrivée en France après la décolonisation du Tchad en 1960. Dans les années qui suivent, Véro voit les mœurs de la société évoluer : il y a les conformistes qui souhaitent conserver les écoles non mixtes, les jupes longues...et les autres, ces femmes qui mettent des mini-jupes et prônent une émancipation des individus. Les mentalités changent radicalement.

Une des phrases clé de la révolte de mai 1968 est reprise dans cet album par le frère de Véro, jeune étudiant, qui n'accepte pas que son père lui dicte sa conduite : « il est interdit d'interdire ». La formulation est parfaitement représentative de la volonté de liberté qui traverse la France. Les protestataires, principalement les étudiants, refusent l'idée d'autorité.

b) ...et l'émergence d'une nouvelle vision de l'enfant et de ses bêtises...

Dans les années 1950, des travaux précurseurs des pédagogues et des psychanalystes permettent une meilleure prise en compte de la vie quotidienne de l'enfant, de son univers social et des conflits qu'il doit affronter². L'enfant devient une

¹ Yvan Pommaux, Pascale Bouchié (ill.), Nicoles Pommaux (couleurs), *Véro en mai*, Paris, L'École des loisirs, 2008, s.p., 44 pages comptées.

² D'après Claire Nabet, *La littérature enfantine accusée de subversion : valeurs et littérature de jeunesse en France et en Italie dans les années 1970*, Diplôme d'Études Approfondies Poétiques et Échanges Interculturel, Val de Marne : Université Paris 12, 2004.

personne à part entière, avec des goûts et des besoins spécifiques. En outre, il est accepté comme quelqu'un de différent de l'adolescent et de l'adulte. Le fait qu'il ait ses propres besoins commence à être admis. L'enfance apparaît comme une ancienne classe opprimée¹. Désormais, les enfants ne sont plus seulement l'espoir de leurs parents. Ils acquièrent le droit de se réaliser par eux-mêmes, de se forger leur propre avenir.

En 1994, la pédiatre Hélène de Leersnyder publie un ouvrage intitulé *Laissez-les faire des bêtises*². Ce titre provocateur évoque explicitement les évolutions de mentalités. L'auteur indique :

Ces dernières décennies ont donné à l'enfant une place immense ; un pouvoir démesuré repose sur ses frêles épaules³.

L'enfant est passé de la quasi indifférence (en étant considéré comme une personne sans spécificité) à un intérêt phénoménal. Trop de choses lui sont demandées dès sa naissance, voire même dès sa conception. En effet, certaines mamans, dans le but de faire de leur enfant un virtuose, ne cesseront d'écouter du Bach tout au long de leur grossesse et inscriront leur enfant dès son plus jeune âge dans un cours de musique. Le modèle de l'enfant parfait reste ancré dans l'esprit des parents. Ces derniers veulent que leur progéniture soit cultivée, artiste, sportive, équilibrée physiquement et psychologiquement...

Il faut que les enfants soient toujours plus beaux, toujours plus dynamiques, toujours plus performants. Il faut qu'ils puissent s'accomplir à l'école, dans leurs activités extrascolaires, dans leurs loisirs. Il faut...il faut...toujours ce mot du devoir ! Pourtant...⁴

La pédiatre revendique un espace de liberté plus conséquent. En cherchant à bien faire, les parents en font trop. L'hyperactivité autour de l'enfant finit par le fatiguer. Cet espace de liberté est notamment permis par les bêtises. Celles-ci sont bénéfiques aux enfants :

Dès son plus jeune âge, il est indispensable que l'enfant apprenne à s'occuper seul, qu'il explore ses possibilités et ses limites, qu'il

¹ C. Nabet, *La littérature enfantine accusée de subversion*, travail universitaire cité.

² Hélène de Leersnyder, *Laissez-les faire des bêtises, plaidoyer pour l'enfant par un pédiatre d'aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont, 1994.

³ *Ibid.*, p. 15.

⁴ *Ibid.*, p. 27-28.

découvre et exploite ses propres goûts, voire qu'il s'ennuie, ce qui est un excellent moyen de développer son imagination. Et tant pis ou tant mieux s'il met en désordre sa chambre, inonde la salle de bains, renverse le paquet de sucre, se barbouille de peinture ou démonte le réveil. Mieux vaut qu'il décide de laver son poisson rouge dans le bidet plutôt que d'être affalé devant la télévision. Pour autant que ce qui présentait un danger ait été mis hors de portée, les bêtises qui fâchent sur le moment mais dont les parents sont finalement plutôt fiers et qu'ils racontent avec jubilation sont plus instructives qu'un jeu éducatif, ou un tour au marché¹.

L'enfant doit, pour son développement, trouver des espaces où sa liberté ne soit rognée par sa famille ou son environnement. Dans ce contexte, une bêtise est une création, une initiative. L'enfant invente une expérience qui est la sienne et non celle que les adultes lui imposent.

Les bêtises sont désormais justifiées, expliquées aux parents. À l'heure d'aujourd'hui, les parents ont à leur disposition les moyens de comprendre la psychologie et le développement de leur enfant. De chez eux, ils obtiennent facilement des renseignements. Le site « Santé AZ » en est la preuve. Un article en ligne permet d'appréhender les premières notions de psychologie sur les bêtises². La bêtise est présentée comme une réponse au besoin de jeu. Dans leur environnement, les enfants imaginent qu'ils jouent aux cowboys ou aux guerriers et la bêtise devient parfois le prolongement matériel du jeu. Pour juger la bêtise, les parents doivent se mettre à leur place, dans leur peau, pour comprendre l'univers dans lequel ils vivent à ce moment-là. Mais la bêtise de l'enfant tient aussi de la revendication. Il cherche à attirer l'attention, notamment quand de brusques changements familiaux surviennent. Il s'agit là de bêtises « normales » qui constituent des cris d'alarme de l'enfant qui se sent sentimentalement spolié. Prendre des sanctions n'arrange rien. Les parents ont le devoir de se montrer compréhensifs, d'intégrer leur enfant dans le milieu familial et de lui donner des responsabilités vis-à-vis du nouveau né par exemple. Certaines bêtises se trouvent ainsi justifiées. Le temps de la punition systématique semble bien loin.

Les écrivains engagés, comme le mouvement du surréalisme au XX^e siècle, avaient déjà la volonté de libérer les hommes au travers de la littérature. Au fil du XX^e

¹ H. de Leersnyder, *Laissez-les faire des bêtises*, *op.cit.*, p. 109.

² Les bêtises sur « Santé AZ », [en ligne]. URL : cité.

siècle, les changements sociétaux ainsi que les discours issus de la psychologie n'ont pu qu'influencer cette littérature, notamment la production pour les enfants.

c) ...encouragent une nouvelle littérature dite subversive.

Dans ce contexte de bouleversement de la société et du changement de statut de l'enfant, une nouvelle littérature émerge¹. Des années 1970 au années 1990, la littérature pour enfant a été révolutionnée. Les auteurs osent aborder tous les thèmes sans détour (réalité sociale, défaillance des parents...) et parviennent peu à peu à pénétrer l'institution, qu'il s'agisse des écoles ou des bibliothèques. En France, ce sont presque toujours des éditeurs qui ont initié cette « révolution » de la littérature de jeunesse.

Face à ses modifications, les réactions moralisantes fusent. Françoise Dolto réagit contre ce mouvement de libération, notamment contre les albums Harlin-Quist, dans son pamphlet l'article « Littérature enfantine : attention, danger ! »². Elle dresse un constat à partir d'albums pour enfants :

[...] la société est partagée en deux classes antagonistes, celle des adultes, celles des enfants. La première constituée de parents-flics et d'enseignants-flics, opprime impunément la seconde : enfants de tous les pays, unissez-vous...³

Le ton sarcastique employé par Françoise Dolto illustre parfaitement le refus de cette nouvelle littérature, dans laquelle la figure de l'adulte se voit dépréciée et critiquée.

Les auteurs et éditeurs désirent participer à l'émergence, au sein de la communauté, d'êtres pensants et libres. Pour cela, ils se trouvent dans l'obligation d'évoquer des choses qui dérangent, que l'on voudrait nier pour éviter tout malaise et toute remise en cause des équilibres et de l'ordre établis par les aînés. Une liberté de ton est utilisée quant au rapport avec le pouvoir et l'autorité. L'entreprise est vaste : on veut

¹C. Nabet, *La littérature enfantine accusée de subversion*, travail universitaire cité. Toute la partie sur la littérature subversive est inspirée de son travail.

² Françoise Dolto, « Littérature enfantine : attention, danger ! », propos recueillis par Janick Jossin, *L'Express* n°1118, décembre 1972.

³ *Ibid.*, citation extraite de C. Nabet, *La littérature enfantine*, travail universitaire cité.

donner très tôt à l'enfant les moyens de critique et d'action dans l'espoir d'un enfant citoyen qui change la réalité sociale.

Les bêtises des enfants ne constituent pas un thème nouveau et révolutionnaire dans la littérature de jeunesse. C'est finalement l'utilisation qui est faite de ce thème traditionnel qui diffère de la littérature du XIX^e siècle.

C. Les rôles des bêtises

a) Incitation aux bêtises ou hédonisme

Le livre a depuis des siècles servi à l'éducation des enfants. Mais aujourd'hui, les œuvres de littérature de jeunesse ont changé de statut. En effet, même s'il est certain que l'autorité est critiquée et affaiblie, l'on peut supposer que les auteurs ne prônent pas une rébellion de l'ensemble des enfants contre les adultes et une désobéissance totale. Pourtant, des livres tels que *Comment faire enrager Maman 10 leçons* sont publiés.

Le lecteur découvre toutes les possibilités qui s'offrent à lui : ne pas écouter ses parents, ne pas manger sa soupe, inventer des tours à perte de vue...L'enfant, de par l'affirmation de son statut en littérature, peut avoir tendance à copier ce qu'il voit dans les livres. Tous ces garnements actuels ne sont pas grondés, et lorsqu'ils sont punis, cela ne les dérange pas dans la mesure où la punition est inadaptée ou trop peu importante. Ces livres auraient-ils une mauvaise influence sur les petites têtes blondes ?

Certes, les enfants peuvent être influencés. Mais, comme l'explique Giulia Pozzi, le livre « ne suffit pas, tout seul, à conduire l'enfant sur le chemin de la perdition »¹. Les parents, l'école et en général l'environnement dans lequel l'enfant évolue, participent également à son éducation. Depuis sa naissance, l'enfant a été éduqué d'une certaine manière. Ce ne sont pas des livres qui peuvent révolutionner à eux seuls son comportement, surtout si les adultes établissent avec l'enfant un dialogue à propos de ses lectures. De plus, Sylvie de Mathuisieulx n'oublie pas de conclure à la fin de *Comment faire enrager Maman en 10 leçons* :

En appliquant toutes ses règles à la lettre, tu dois pouvoir, assez facilement faire enrager ta maman. Mais attention, tu peux aussi, assez facilement, recevoir quelques belles fessées. Une dernière

¹ G. Pozzi « De l'expérience narrative », [en ligne], URL cité.

précision : si tu veux rendre ta maman très heureuse, il te suffit de faire tout le contraire !¹

L'enfant a conscience que ce qui lui est proposé n'est pas sans conséquence s'il met en œuvre chaque conseil.

Christian Chelebourg et Francis Marcoin tentent de distinguer les fonctions de la littérature de jeunesse :

« La littérature de jeunesse se veut au service de la jeunesse. Elle ambitionne de contribuer au développement autant qu'au bien-être de ses lecteurs ; elle se propose d'accompagner et de favoriser leur lente maturation. Sa diffusion commerciale, son usage notamment scolaire et même sa poétique – du moins lorsque l'écriture « cible » d'emblée le public jeune – relève donc d'une démarche utilitaire, fonctionnelle, qui se propose pour l'essentiel trois grands objectifs. Le premier, peut-être le plus traditionnel, touche à l'élaboration de la personnalité, à la formation des esprits et s'intéresse essentiellement à la morale et à l'idéologie ; le deuxième concerne la transmission de savoirs fondamentaux. Enfin, les exigences du jeune public quant à la forme attrayante des lectures qu'on lui destine a progressivement conduit à isoler des deux précédentes une troisième fonction, tournée sur la recherche de la distraction, du divertissement. Chacune de ces fonctions modèle en profondeur l'écriture, qui la prend en charge »².

C'est finalement l'amusement qui est visé à travers cette nouvelle littérature qui correspond au corpus étudié. Les garnements s'amuse à faire des bêtises et les lecteurs s'amuse à les voir faire des bêtises. La production narrative est comique et provoque le rire chez les enfants. Les livres proposent un discours qui n'est pas celui entendu tous les jours. Francis Marcoin parle d'un discours hédoniste sur le plaisir de lire, « exaltant le rapport personnel et immédiat de l'enfant au livre, et privilégiant le réglage de ses problèmes spécifiques »³. La littérature hédoniste permet alors de désacraliser la lecture et de donner le goût de lire.

En lisant, l'enfant entre dans son monde, sans adulte pour lui dicter ce qu'il doit faire. Il s'identifie aux héros, qui, comme lui, prennent plaisir à jouer les garnements.

¹ *Comment faire enrager Maman en 10 leçons*, p. 23.

² C. Chelebourg et F. Marcoin, *La littérature*, op. cit., p. 64.

³ Francis Marcoin, *A l'école de la littérature*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1992, p. 138.

b) Imaginaire et procuration

La nouvelle littérature de jeunesse a moins la volonté d'édifier que de libérer l'enfant. Cette libération passe notamment par l'imagination. Alors que celle-ci était rejetée et ne semblait destinée qu'à pervertir les jeunes esprits, elle est aujourd'hui valorisée. Les activités développant le monde imaginaire sont proposées aux enfants à la maison comme en classe. La littérature permet de s'imaginer à la place du héros. À travers les récits, les enfants peuvent alors vivre par procuration les bêtises qu'ils ne font pas dans la vie courante.

Le petit roman *Vive les bêtises !* nous permet de comprendre ce phénomène¹. Luc et Lili, deux frères et sœurs d'environ 8 ans, se retrouvent seuls à la maison car leur maman est partie faire des commissions. Les deux polissons décident de jouer à « Vive les bêtises ! ». Ils s'accrochent aux rideaux, sautent sur les meubles, font tomber la télévision, barbouillent le mur de la cuisine de chocolat, inondent la salle de bain et finissent par casser le précieux vase chinois de leur maman. Soudain, ils entendent le bruit de la voiture de leur maman. Ils stoppent leur jeu et appuient sur un bouton. L'écran vidéo affiche alors : « Vive les bêtises ! Fin de la partie ». Tout au long de l'histoire, le lecteur croit que les deux enfants chamboulent réellement tout dans la maison. Finalement, toutes ces bêtises n'étaient réelles que sur l'écran de la télévision. Lorsque leur maman demande s'ils ont été sages, ils répondent : « Oui, Maman. Sages comme des images ! ». Certes, ils ont été sages, mais ils se sont défoulés sur leur jeu vidéo. Luc et Julie ont fait des bêtises par procuration. Si le jeu vidéo joue un tel rôle, le livre le peut également. Le rôle du livre est mis en abyme à travers le jeu. L'enfant s'évade pendant un temps limité et échappe aux contraintes qui lui sont quotidiennement imposées. Le livre remplit la fonction d'exutoire.

c) Une perte de la morale?

Dans un tel contexte, il est légitime de se poser la question de la place de la morale aujourd'hui.

¹ Christophe Loupy, Laurent Richard (ill.), *Vive les bêtises*, Toulouse, Milan, 2007 [1ère édition : Toulouse, Milan, 2003].

1) Les bêtises présentées aux petits

Certains livres, principalement destinés aux tout-petits n'ayant pas assimilé les notions du bien et du mal et les interdits, proposent toujours des « leçons de vie ». Ils mettent en évidence la nécessaire écoute des parents. Dans *T'choupi fait des bêtises*¹, T'choupi lance le ballon dans les fleurs de son papa, appuie sur une touche de l'ordinateur de sa maman ce qui efface tout le texte, dessine sur le visage de sa petite sœur et donne le bain à ses peluches. Finalement, il s'isole dans sa chambre et apporte un joli dessin à ses parents. Ceux-ci s'exclament : « Bravo, T'choupi : c'est tellement mieux quand tu es sage ! »². Dans *Juliette fait des bêtises*³, Juliette ne range pas sa chambre sous prétexte qu'elle est fatiguée, dévore toutes les gourmandises qui se trouvent au frigo et utilise tous les produits de beauté de sa mère. Cette dernière se fâche, lui donne une fessée et lui fait passer la serpillère dans la salle de bain inondée. Juliette donne alors une tape à son ours en peluche :

Prends ça, méchant, ça t'apprendra à faire des bêtises toutes la journée ! Demain, je serai de nouveau la petite Juliette chérie de sa maman⁴.

Ces deux petits albums mettent en scène des personnages âgés de 3-4 ans environ. Juliette se fait gronder et T'choupi est valorisé lorsqu'il est sage. Les jeunes lecteurs s'aperçoivent que faire des bêtises n'apportent que des choses négatives. Comme les parents dans la réalité, le livre leur montre ce qu'il ne faut pas faire.

2) Une morale descriptive

Il existe toujours une littérature bien pensante contrairement à ce que l'on pourrait penser.

Avant il ne fallait pas dire zut à sa grand-mère, se mouiller les cheveux ou être coquette ; maintenant il faut appartenir à une

¹ Thierry Courtin, *T'choupi fait des bêtises*, Paris, Nathan, 2008.

² *Ibid*, p. 22.

³ Doris Lauer, *Juliette fait des bêtises*, Champigny-sur-Marne, Lito, 1994.

⁴ *Ibid*, p.18

organisation humanitaire : c'est pareil ! La cause est peut-être plus intéressante mais la littérature est tout aussi ennuyeuse¹.

Les auteurs se centrent sur le destinataire. L'enfant est un « individu en formation, appelé à s'intégrer à la société d'aujourd'hui et à construire celle de demain »².

Malgré l'adoucissement des moyens et la présence d'auteurs moins autoritaires, tout un pan de la littérature de jeunesse conserve sa mission éducative et morale. Les enfants ont à leur disposition des œuvres qui ont pour thème l'intolérance, le racisme, la violence ou encore la guerre. Le plaisir de lire n'est pas dissocié de ce type d'œuvre mais le divertissement disparaît. L'enfant ne lit plus pour s'amuser et rire, il est invité à réfléchir et comprendre le monde qui l'entoure. La réflexion sur des valeurs comme la tolérance, la méchanceté, la cruauté participe à l'éducation des jeunes tout comme les bêtises ont pu le faire un ou deux siècles plus tôt.

Toutefois, la littérature n'est plus moralisatrice mais morale, elle n'est plus prescriptive mais descriptive. Les enfants sont invités à réfléchir, à se poser des questions sur leur propre comportement ou sur celui des autres. Car, même si le concept du citoyen a évolué, l'enfant n'en demeure pas moins un adulte et un citoyen en devenir. À titre d'exemple, des romans de la collection « Mini Syros » ou « Souris poche » sont accompagnés de « Cahiers Citoyens » destinés à aider les enseignants à traiter les thèmes des œuvres de fiction. Ils proposent des pistes de lectures, d'écritures et d'éducation à la citoyenneté. Par exemple, *Le Chat de Tigali*³ est accompagné du cahier *Intolérance*⁴, *Crimes caramels*⁵ est accompagné du cahier *Droits de l'enfant*⁶ et *On a volé mon vélo*⁷ de *Au voleur !*⁸.

En outre, de plus en plus d'auteurs proposent des livres philosophiques à la jeunesse. Les deux disciplines se voient décloisonnées dans le but d'une réflexion

¹ I. Jan, propos recueillis par D. Demers, « Faut-il censurer les contes de fées ? », *Châtelaine*, août 1990, p.92-93, cité dans Sylvie Servoise, « La littérature pour la jeunesse : une école de vie ? », [en ligne]. URL : <http://www.raison-publique.fr/article368.html>, consulté le 7 février 2011.

² Sylvie Servoise, « La littérature pour la jeunesse : une école de vie ? », [en ligne]. URL : <http://www.raison-publique.fr/article368.html>, consulté le 7 février 2011.

³ Didier Daeninckx, Juillard (ill.), *Le Chat de Tigali*, Paris, Syros, 1988.

⁴ Emmanuel Lardy, *Intolérance*, Paris, Syros, 1998.

⁵ Jean-Loup Craipeau, Christophe Rouil (ill.), *Crimes Caramels*, Paris, Syros, 1987.

⁶ Hervé Guy, *Droit de l'enfant*, Paris, Syros, 1998.

⁷ Éric Simard, Antonin Louchard (ill.), *On a volé mon vélo*, Paris, Syros, 2000.

⁸ Patrick Geffard, *Au voleur !*, Paris, Syros, 2002.

précoce sur des notions *a priori* complexes pour les enfants. L'ouvrage intitulé *Le Bien et le mal, c'est quoi ?*¹, invite le lecteur à réfléchir sur six thèmes différents : le vol, la gentillesse, l'obéissance, la parole, la liberté et la générosité. La question du thème de l'obéissance est : « Dois-tu toujours obéir à tes parents ? ». Les réponses proposées sont :

- Oui, parce que sinon ils me punissent.
- Oui, parce qu'ils savent plus de choses que moi.
- Oui, parce que je les aime et que je leur fais confiance.
- Non, parce que je n'aime pas obéir.
- Oui, parce qu'on doit respecter les adultes.

Pour chaque réponse, d'autres questions sont posées aux enfants. Par exemple, concernant la première réponse, l'enfant doit se demander si c'est la crainte uniquement qui le fait obéir, s'il comprend pourquoi il est puni, s'il obéirait dans le cas où ses parents lui expliqueraient toujours gentiment les choses, et enfin, s'il doit avoir peur d'être puni. Aucune réponse n'est proposée à toutes ces questions. L'enfant est chargé de réfléchir et de répondre en fonction de ce qu'il pense.

À la fin de la partie, un récapitulatif est proposé.

Te poser cette question c'est donc...
...dépasser la crainte de l'adulte et apprendre à lui parler.
...te demander ce que tu ferais si tu étais à la place de tes parents.
...admettre que tout enfant a besoin d'un parent pour lui ouvrir la voie.
...prendre conscience qu'on n'est jamais trop petit pour chercher à comprendre et avoir des idées.

L'enfant n'est pas totalement laissé libre de sa pensée puisque l'auteur se charge de lui faire remarquer les points importants et les enjeux de la question. Ce qu'il est important de noter c'est la place accordée au dialogue entre les parents et les enfants. L'adulte doit comprendre pourquoi l'enfant désobéit et fait des bêtises, et l'enfant doit comprendre pourquoi ses parents le punissent et lui apprennent à obéir. La situation, bien moins hiérarchique qu'au XIX^e siècle, implique un respect mutuel.

* * *

¹ Oscar Brenifier, Clément Devaux (ill.), *Le Bien et le mal, c'est quoi ?*, Paris, Nathan, 2004.

Ainsi, les bêtises restent présentes dans la littérature de jeunesse mais de nombreux éléments du système dans lequel elles sont inscrites ont évolués. Les enfants sont aujourd'hui perçus différemment et les parents possèdent eux aussi des failles. Les bêtises mises en récit permettent d'amuser les lecteurs et de favoriser leur imagination. Le plaisir de lire s'est affirmé.

Conclusion

Les bêtises, effectuées par la figure du garnement, sont présentes en littérature de jeunesse depuis le début du XIX^e siècle. La typologie dressée au début de mon étude permet de constater que les bêtises demeurent les mêmes, quelle que soit la génération des enfants. Elles ont toujours amusé les lecteurs, mais leur rôle principal est aujourd'hui différent de celui qu'elles avaient dans les romans de la Comtesse de Ségur ou de Louis Desnoyers. Á leur époque, l'enfant était considéré comme un être à éduquer, comme un petit animal à dresser. De cette manière, le lien entre le terme de bêtise et son étymologie (*bestia* qui signifiait animal) était parfaitement établi. Les bêtises en littérature permettaient aux auteurs de prolonger le discours édificateur et moral des parents et des enseignants. Le recours à la punition corporelle était fréquent et les parents détenaient une autorité sans limite. Durant tout le XX^e siècle, les évolutions de la société sont nombreuses. Et l'enfant a progressivement acquis un nouveau statut. On le considère désormais comme un individu à part entière et les travaux dans le domaine de la psychologie montrent que les bêtises, loin d'être toutes néfastes, permettent la formation de la personnalité et l'expression de sentiments intimes. Il y a donc encore des bêtises dans la littérature pour la jeunesse : comme au XIX^e siècle, les œuvres permettent à l'enfant de s'amuser en lisant. La différence principale réside dans l'absence du discours édificateur et moral. Seul le plaisir de l'enfant compte. L'aspect moral dans la littérature est toutefois toujours présent : les enfants sont ouvertement engagés à réfléchir sur des thèmes tels que l'obéissance et la liberté.

Afin de prolonger mon étude des bêtises, il serait possible d'élargir le champ d'investigation aux œuvres de littérature de jeunesse étrangères. Par exemple, j'ai pu constater des parallèles établis entre Jean-Paul Choppart et le personnage Struwwelpeter de Heinrich Hoffmann¹, tant au niveau de leurs comportements qu'au niveau iconographique². De plus, le personnage Fifi Brindacier³, créée par la suédoise Astrid

¹ Voir Heinrich Hoffmann, Claude Lapointe (ill.), Bernadette Delarge (adaptation), *Pierre l'ébouriffé*, Paris, Jean-Pierre Delarge Éditions Universitaires, 1980 [1^{ère} édition française : Trim, *Pierre l'ébouriffé*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1860 ; 1^{ère} édition allemande : *Der Struwwelpeter*, 1845].

² Ségolène le Men, « De Jean-Paul Choppart à Struwwelpeter », art.cité.

³ Nom original : Pippi Långstrump.

Lindgren en 1944, symbolise « l'enfant libre et autonome, qui a le droit de vivre pleinement son enfance »¹. Une étude comparative entre plusieurs pays permettrait de dégager les constantes et les différences quant à l'évolution du statut de l'enfant et de ses bêtises, ainsi que les influences probables entre pays.

Depuis les années 2006 et 2007, Scotland Yard demande un fichage génétique de certains écoliers² : à partir du moment où les enfants sont considérés comme turbulents, il faudrait les ficher afin de repérer au plus tôt les jeunes gens susceptibles de délinquance. En France, un rapport de l'INSERM a prôné « le repérage des perturbations du comportement dès la crèche et l'école maternelle ». Les « colères et actes de désobéissance » y sont perçues comme « prédictifs » de la délinquance. Un an plus tard, le colloque de l'INSERM a fait machine arrière. En 2008, les gendarmes voulaient prélever les empreintes ADN de deux enfants, âgés de 8 et 11 ans, suite à un vol de jouet dans un magasin. Le père, révolté, a refusé ce marquage génétique au départ destiné aux seuls délinquants sexuels. Le président de la Ligue des droits de l'homme, Jean-Pierre Dubois, se déclare inquiet :

L'idée de marquer génériquement un gosse qui n'a pas dix ans pour un vol dans un magasin et d'en garder la trace indélébile dans un tel fichier est injustifiée, disproportionnée, scandaleuse. Damner à vie un enfant qui a fait une ânerie ou repérer les petits turbulents dès la crèche, c'est une politique qui consiste à enfermer les gens dans la délinquance³.

Certains États contemporains souhaitent ficher les « grosses » bêtises des enfants. Les limites des bêtises que j'ai évoquées dans mon étude sont ici remises en question. Alors que le vol et l'agression semblaient minimisés chez les enfants, le fichage implique leur inscription dans le cadre pénal et judiciaire, et ce dès le plus jeune âge. La signification de la demande de fichage soulève de nombreuses interrogations. Entre-t-on dans une nouvelle ère de la représentation des bêtises d'un point de vue social ? Cela signifie-t-il que les enfants n'auront plus le droit aux bêtises ? Revient-on sur les nouveaux droits que les enfants avaient acquis ? Il faut également se questionner sur le

¹ D. von Stockar, « Les secrets du héros bien-aimé », art.cité, p. 89.

² Erich Inciyan, « Scotland Yard envisage un fichage génétique dès l'école. Premières tentatives en France sur des enfants », [en ligne]. URL : <http://www.gauchemip.org/spip.php?article5850>, consulté le 29 mars 2011.

³ Patricia Tourancheau, « Deux enfants de 8 et 11 ans menacés de fichage génétique pour vol de jouets », [en ligne]. URL : <http://www.ldh-toulon.net/spip.php?article2028>, consulté le 29 mars 2011.

décalage entre les ouvrages qui offrent des bêtises et certaines tentatives répressives de la société. Est-ce parce que la littérature de jeunesse fonctionne encore sur un mode en décalage avec un nouveau discours social sur l'enfance, plus répressif ? Ou parce qu'elle défend les acquis ? Toute une suite de recherches serait à mener sur ce plan.

Nous ne pouvons pas conclure cette étude sans évoquer un domaine qui a échappé à notre investigation forcément limitée. Lorsque l'on effectue une recherche sur la bibliothèque numérique Gallica à partir du mot clef « bêtise », une majeure partie des réponses proposées correspondent à des titres de bandes dessinées : *La Smala*, *Les Sisters*, *Tête de linotte* ou encore *Les Gosses*. Les bêtises dans la bande dessinées ne se trouvent pas au service de la morale. Elles sont là pour amuser le lecteur. Elles constituent alors des gags, des « grimaces, mot, situation, etc., engendrant un effet comique »¹. Le personnage de Gaston Lagaffe, créé en 1957 par Franquin², commet de nombreuses gaffes comme son nom l'indique. Les gaffes correspondent en partie aux bêtises des adultes, à leurs maladroites. En général, une planche de bande dessinée contient le récit d'un seul gag. Il y a là sans doute une autre piste pour continuer à réfléchir sur les représentations des bêtises dans la littérature de jeunesse mais également dans la littérature pour adulte puisque les aventures de Gaston Lagaffe sont lues par plusieurs générations.

Je terminerai en m'interrogeant sur le lien entre les bêtises en littérature et les séquences de littérature en classe. Je n'ai pas eu le temps de beaucoup me renseigner sur les séquences qui avaient pu être faites autour des œuvres du corpus mais les quelques recherches que j'ai effectuées me permettent toutefois de dire que les œuvres du corpus datées du XIX^e siècle ne font pas l'objet d'une étude en classe. Pour les œuvres plus récentes, il arrive qu'elles soient étudiées : *Cornebidouille* a par exemple donné lieu à un travail porté sur l'apprentissage de la langue (activités de mots croisés, imagination d'un dialogue...) ³. Le *Petit Nicolas* permet notamment une étude du type de langage, des illustrations de Sempé ou des temps dans les dialogues ⁴.

¹ *Petit Larousse*, *op. cit.*

² Site officiel de Gaston Lagaffe, [en ligne]. URL : <http://www.gastonlagaffe.com/saga/naissance/>, consulté le 29 avril 2011.

³ Séquence sur *Cornebidouille*, [en ligne].

URL : <http://mainsquatre.canalblog.com/archives/2008/02/10/7896945.html>, consulté le 29 avril 2011.

⁴ Enseignants du primaire, [en ligne]. URL : <http://forums-enseignants-du-primaire.com/topic/160833-le-petit-nicolas-avec-des-cycles-3/>, consulté le 29 avril 2011.

Ce ne sont donc pas les bêtises qui sont l'objet d'étude des séquences. Dès lors, il serait intéressant de faire une séquence de littérature à partir de certaines œuvres du corpus constituées en réseau. En proposant aux élèves d'établir une comparaison entre des œuvres anciennes, des œuvres récentes et des ouvrages philosophiques, l'enseignant pourrait mettre en place une discussion sur les bêtises, les raisons qui poussent à les faire, l'obéissance ou encore les punitions.

Bibliographie

A. Littérature de jeunesse

▪ Corpus

- BERTRAND Pierre, Magali BONNIOL (ill.), *Cornebidouille*, Paris, L'École des loisirs, 2003
- CORENTIN Philippe, *Mademoiselle Sauve-qui-peut*, Paris, L'École des loisirs, 1996
- DESNOYERS Louis, *Les Méaventures de Jean-Paul Choppart*, Paris, Nelson Éditeurs, s.d. [d'abord édité dans *Le Journal des enfants* (France) entre 1832 et 1833 ; 1^{ère} édition : Paris, Hetzel, 1865]
- GOSCINNY René et Jean-Jacques SEMPÉ, *Les Bêtises du Petit Nicolas*, Paris, Gallimard Jeunesse, 2008
- MATHUISIEULX Sylvie de et Sébastien DIOLOGENT, *Comment faire enrager Maman en 10 leçons*, Darnétal, Petit à Petit, 2003.
- SÉGUR la Comtesse de, *Les Malheurs de Sophie*, Paris, Rageot-Éditeur, 1989, [1^{ère} édition : Paris, Hachette, 1859].
- SÉGUR la Comtesse de, *Un Bon petit diable*, Paris, Gallimard Jeunesse, 1992 [1^{ère} édition : Paris, Hachette, 1865].
- SERRES Alain, Claude K. DUBOIS (ill.), *Puni-Cagibi !*, Paris, L'École des loisirs, 1990

▪ Ouvrages cités mais non inclus dans le corpus

- BAUMANN Kurt, Michael FOREMAN (ill.), Gilberte LAMBRICHS (trad.), *Essuie la vaisselle!*, Paris, Gallimard, 1982 [1^{ère} édition : *Kuechengeschichten*, Gossau (Suisse), Nord-Sud Verlag, 1977]
- BERTRAND Pierre, Magali BONNIOL (ill.), *La Vengeance de Cornebidouille*, Paris, L'École des loisirs, 2010
- BRENIFIER Oscar, Clément DEVAUX (ill.), *Le Bien et le mal, c'est quoi ?*, Paris, Nathan, 2004
- BUSCH Wilhem, CAVANNA (adapt.), *Max et Moritz*, Paris, L'École des loisirs, 1978 [1^{ère} édition : *Max und Moritz*, Munich, Braun et Schneider, 1865]
- COURTIN Thierry, *T'choupi fait des bêtises*, Paris, Nathan, 2008
- CRAIPEAU Jean-Loup, Christophe ROUIL (ill.), *Crimes Caramels*, Paris, Syros, 1987

- DAENINCKX Didier, JUILLARD (ill.), *Le Chat de Tigali*, Paris, Syros, 1988
- HOFFMANN Heinrich, Claude LAPOINTE (ill.), Bernadette DELARGE (adaptation), *Pierre l'ébouriffé*, Paris, Jean-Pierre Delarge Éditions Universitaires, 1980 [1^{ère} édition française : Trim, *Pierre l'ébouriffé*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1860 ; 1^{ère} édition allemande : *Der Struwelpeter*, 1845]
- LAUER Doris, *Juliette fait des bêtises*, Champigny-sur-Marne, Lito, 1994.
- LOUPY Christophe, Laurent RICHARD (ill.), *Vive les bêtises*, Toulouse, Milan, 2007 [1^{ère} édition : Toulouse, Milan, 2003]
- POMMAUX Yvan, Pascale BOUCHIÉ, couleurs de Nicole POMMAUX, *Véro en mai*, Paris, L'École des loisirs, 2008
- SÉGUR la Comtesse de, *Les Petites filles modèles*, Paris, Nathan, 2002
- SIMARD Éric, Antonin LOUCHARD (ill.), *On a volé mon vélo*, Paris, Syros, 2000
- VERMOT Marie-Sophie et Jean-Claude GOTTING, *Je veux faire des bêtises !*, Toulouse, Milan, 2002

▪ **Ouvrages lus mais non retenus pour l'étude**

- BERNOS Clotilde, Claude et Denise MILLET (ill.), *Fais-ton lit*, Paris, Flammarion - Père Castor, 2000
- BOTTNER Barbare, Peggy RATHMANN (ill.), Élisabeth BRESSON (trad.), *Zaza la peste*, 1992, Paris, Mango jeunesse, 1996 [1^{ère} édition anglaise : *Bootsie Barker Bite*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1992]
- BOURGUIGNON Laurence, Laurence HENNO (ill.), *Le Roi Bêtise*, Namur, Mijade, 1996
- CORENTIN Philippe, *Patatras !*, Paris, L'École des loisirs, 1994
- MATHUISIEULX Sylvie, Sébastien DIOLOGENT (ill.), *Comment faire enrager sa maîtresse en 10 leçons*, Darnétal, Petit à Petit, 2006
- NADJA, *L'Horrible petite princesse*, Paris, L'École des loisirs, 2004
- , *Méchante*, Paris, L'École des loisirs, 1998
- PISTINIER Caroline, *C'est pas moi*, Paris, Kaléidoscope, 2006
- PONTI Claude, *Le Doudou méchant*, Paris, L'École des loisirs, 2000
- ROSS Tony, Jean-Pierre CARASSO (trad.), *Tristan la Teigne*, Paris, Seuil, 1983 [1^{ère} édition anglaise : *Naughty Nigel*, Londres, Andersen Press Ltd, 1982]
- SIMONSEN Michèle, Magali LE HUCHE, *Les Deniers de compère lapin*, Paris, Didier jeunesse, 2009

B. Ouvrages, articles et travaux universitaires

▪ Ouvrages généraux

Petit Larousse, Paris, Larousse, 2000

REY Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaire Le Robert, 2010

▪ Œuvres littéraires

FLAUBERT Gustave, *Bouvard et Pécuchet*, Paris, Gallimard, 1988, [d'abord publié dans la *Nouvelle Revue* de décembre 1880 à mars 1881, puis en volume chez Lemerre (Paris), en 1881]

——, *Dictionnaire des idées reçues dans Bouvard et Pécuchet*, Paris, Gallimard, 1988 [1^{ère} édition : d'après le travail d'édition scientifique d'Étienne-Louis Ferrère, Paris, éd. Louis Conrad, 1913]

——, « Un Cœur simple » dans *Les Trois Contes*, Paris, Éditions Garnier Frères, 1960, [1^{ère} édition : Paris, George Charpentier, 1877]

LA FONTAINE Jean de, « Le Pâtre et le Lion » dans *Fables*, VI, 1, v. 3-4, Paris, Librairie Hachette, 1929 [1^{ère} édition : Paris, Denis Thierry, 1668]

HORACE, *Art poétique*, édition et traduction par Léon Herrmann, Bruxelles, Latomus, 1951

▪ Ouvrages critiques, articles et travaux universitaire sur la littérature de jeunesse

CHELEBOURG Christian et Francis MARCOIN, *La littérature de jeunesse*, Paris, Armand Colin, 2007

CONNAN-PINTADO Christiane, *Lire des contes détournés à l'école*, Paris, Hatier, 2009, p.191

DELOBBE Karine, *Littérature jeunesse*, Paris, PEMF, 2002

JOSSIN Janick, « Littérature enfantine : attention danger ! », propos de Françoise Dolto, *L'Express* n°1118, décembre 1972

LE MEN Ségolène, « De Jean-Paul Choppart à Struwwelpeter. L'invention de l'enfant terrible dans le livre illustré » dans Francis MARCOIN (dir.), *L'Enfance de la littérature*, *Revue des Sciences Humaines* n°225, janvier-mars 1992, p. 45-99

LURIE Alison, Monique CHASSAGNOL (trad.), *Ne le dites pas aux grands : essai sur la littérature enfantine*, Paris, Rivages, 1991 [1^{ère} édition anglaise : *Don't tell the Grown-Ups : the Subversive Power of Children's Literature*, New York, Little Brown & Co, 1990]

- MARCOIN Francis (dir.), *L'Enfance de la littérature*, *Revue des Sciences Humaines* n°225, janvier-mars 1992
- , *À l'École de la littérature*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1992
- , *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006
- MARTIN Marie-Claire et Serge MARTIN, *Quelle littérature pour la jeunesse ?*, Clamecy, Éditions Klincksieck, 2009
- MASSOL Jean-François et François QUET, *La Littérature de jeunesse, épreuve orale*, Paris, Hatier, 2006
- NABET Claire, *La Littérature enfantine accusée de subversion : valeurs et littérature de jeunesse en France et en Italie dans les années 1970*, Diplôme d'Études Approfondies Poétiques et Échanges Interculturel, Val de Marne : Université Paris 12 – Val de Marne, 2003-2004
- NIERES-CHEVREL Isabelle (dir.), *La Comtesse de Ségur et ses alentours*, Actes du colloque de Rennes (septembre 1999), *Cahiers Robinson* n°9, 2001
- , *Introduction à la littérature de jeunesse*, Paris, Didier Jeunesse, 2009
- RENONCIAT Anny (dir.), *Livres d'enfance, livres de France*, Paris, Hachette Livre, 1998
- STOCKAR Denise Von, « Les secrets du héros bien-aimé » dans « Mais qui sont les héros de la littérature de jeunesse ? », *La Revue des livres pour enfants* n°241, juin 2008, p. 85-94
- TRUNEL Lucile, « Des parents dépassés ? La remise en cause de l'autorité parentale dans la littérature de jeunesse des années 1960 » dans « Image de parents », *La Revue des livres pour enfants* n°229, juin 2006, p. 98-106

▪ **Autres ouvrages et articles**

- ARIES Philippe, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1973
- BIASI Pierre-Marc de, « Flaubert : sus à l'ennemi ! » dans « La bêtise, une invention moderne », *Le magazine littéraire* n°466, juillet-août 2007, p. 48-51
- JOUANNAIS Jean-Yves, *L'Idiotie*, Paris, Beaux arts magazine, 2003
- FAUCONNIER Bernard (coordinateur), « La bêtise, une invention moderne », dossier dans *Le Magazine littéraire* n°466, juillet-août 2007, p. 28-63
- , « Un monstre moderne » dans « La bêtise, une invention moderne », *Le magazine littéraire* n°466, juillet-août 2007, p. 30-33
- GEFFARD Patrick, *Au voleur !*, Paris, Syros, 2002.
- GIMARD Jacques et Jean-Paul GOUREVITCH, « Les enfants terribles » dans *Mémoires d'enfances*, Paris, Le Pré aux Clercs, 2004, p. 90-91
- GUY Hervé, *Droit de l'enfant*, Paris, Syros, 1998

LARDY Emmanuel, *Intolérance*, Paris, Syros, 1998

LEERSNYDER Hélène de, *Laissez-les faire des bêtises, Plaidoyer pour l'enfant par un pédiatre d'aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont, 1994

PROUDHON Pierre-Joseph, *Qu'est-ce que la propriété ? ou Recherche sur le principe du Droit et du Gouvernement*, s.l., 1840

ROSSET Clément, *Le Réel, traité de l'idiotie*, Paris, Les Éditions de minuit, 1997

C. Sources web

▪ Articles, vidéos, ouvrages et travaux universitaires en ligne

BERNARDINIS Anna Maria, Nicole Gaben (trad.), « La naissance de la littérature de jeunesse, entre morceaux choisis adaptation », [en ligne]. URL : <http://www.ricochet-jeunes.org/articles-critiques>, « onglet littérature de jeunesse (généralité) », consulté le 12 février 2011

CROMER Sylvie, vidéo « Les représentations sexuées dans la littérature de jeunesse », [en ligne]. URL : <http://livrejeune.canalblog.com/archives/2010/03/05/17134508.html>, consulté le 20 avril 2011

CROSS Nathalie, « *Émile ou De l'éducation* de Jean-Jacques Rousseau », [en ligne]. URL : <http://www.alalettre.com/rousseau-oeuvres-emile.php>, consulté le 19 avril 2011

DUPANLOUP Félix, *De l'Éducation, de l'Autorité et du respect dans l'éducation*, [en ligne]. URL : <http://books.google.com/>, « de l'autorité et du respect dans l'éducation », consulté le 21 avril 2011

INCIYAN Erich, « Scotland Yard envisage un fichage génétique dès l'école. Premières tentatives en France sur des enfants » [en ligne]. URL : <http://www.gauchemip.org/spip.php?article5850>, consulté le 29 mars 2011

LÉMI, « Jean-Yves Jouannais, l'idiotie sur le sentier de la guerre » [en ligne]. URL : <http://www.article11.info/spip/Jean-Yves-Jouannais-l-idiotie-sur>, consulté le 1^{er} avril 2011

POZZI Giulia, « De l'expérience narrative à l'expérience morale : quel rôle pour la littérature de jeunesse ? », [en ligne]. URL : <http://www.raison-publique.fr/article371.html>, consulté le 7 février 2011

RIOU Pascale, *Jean-Yves Jouannais et l'idiotie en art*, Mémoire de master « Hommes, sociétés, technologie », Mention Histoire et Histoire de l'art, Spécialité Histoire de l'art, Grenoble : Université Pierre Mendès France, 2006-2007, [en ligne]. URL : http://halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/27/96/50/PDF/Jean-Yves_Jouannais_et_l_idiotie_en_art.pdf, consulté le 1^{er} avril 2011.

SERVOISE Sylvie, « La littérature pour la jeunesse : une école de vie ? », [en ligne]. URL : <http://www.raison-publique.fr/article368.html>, consulté le 7 février 2011

TOURANCHEAU Patricia, « Deux enfants de 8 et 11 ans menacés de fichage génétique pour vol de jouets », [en ligne]. URL : <http://www.ldh-toulon.net/spip.php?article2028>, consulté le 29 mars 2011

▪ Sites généraux

Arriération mentale et déficit intellectuel, [en ligne].

URL : <http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychiatrie/adulte/pathologie/arrieration.htm>, consulté le 20 avril 2011

Correspondance de Flaubert 1871 (14 novembre), Éd. Danielle Girard et Yvan Leclerc, Rouen, 2003 [en ligne]. URL : <http://flaubert.univ-rouen.fr/correspondance/conard/outils/1871.htm>, consulté le 5 avril 2011

Correspondance de Flaubert 1874 (8 juin), Éd. Danielle Girard et Yvan Leclerc, Rouen, 2003 [en ligne]. URL : <http://flaubert.univ-rouen.fr/correspondance/conard/outils/1874.htm>, consulté le 5 avril 2011

Encyclopédie Larousse, [en ligne].

URL : http://www.larousse.fr/encyclopedie/litterature/enfance_et_jeunesse/173128, consulté le 3 mars 2011

Encyclopédie sur la mort [en ligne].

URL : http://agora.qc.ca/thematiques/mort.nsf/Dossiers/Mortalite_infantile, consulté le 16 avril 2011

Enseignants du primaire, [en ligne]. URL : <http://forums-enseignants-du-primaire.com/topic/160833-le-petit-nicolas-avec-des-cycles-3/>, consulté le 29 avril 2011

Gaston Lagaffe, site officiel, [en ligne]. URL : <http://www.gastonlagaffe.com/saga/naissance/>, consulté le 29 avril 2011

Historiques de la crise de mai 68, [en ligne].

URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/crise-de-mai-1968-en-france/> et http://www.linternaute.com/histoire/mai_68/2055/a/1/1/2/, consultés le 13 avril 2011

Infobébés, [en ligne]. URL : <http://www.infobebes.com/Bebe/Psychologie/Bebe-en-societe/Les-betises/>, consulté le 18 mars 2011

Jean Yves Jouannais, Note de lecture de *L'Idiotie* [en ligne]. URL : http://www.galerie-photo.com/l_idiotie.html, consulté le 1^{er} avril 2011

Les bêtises sur « Santé AZ », [en ligne]. URL : <http://www.az-sante.com/DICO/B/betise.php>, consulté le 18 mars 2011

Le Petit Nicolas, site officiel [en ligne]. URL : <http://www.petitnicolas.com/#part=historique>, consulté le 15 avril 2011

Le stade anal, [en ligne]. URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Stade_anal, consulté le 20 avril 2011

Le stade anal en psychologie, [en ligne]. URL :

<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychologie/lexique/stade-anal.htm>, consulté le 20 avril 2011

Les pêchés capitaux, [en ligne].

URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/P%C3%A9ch%C3%A9_capital, consulté le 20 avril 2011

Les Pieds-nickelés [en ligne]. URL : <http://matthieu.chevrier.free.fr/sommaire.html>, consulté le 20 avril 2011

Les stades chez l'enfant d'après S. Freud, [en ligne]. URL : http://www.staps.univ-avignon.fr/S2/UE2/Psychologie/L1_psycho_Calvin_developpement_Piaget.pdf, consulté le 20 avril 2011

Les stades chez l'enfant, [en ligne]. URL : <http://www.psychologue.fr/ressources-psy/freud-piaget-wallon.pdf>, consulté le 20 avril 2011

Lille III Jeunesse [en ligne]. URL : <http://jeunesse.lille3.free.fr/>, rubrique « mini thèses », consulté le 8 février 2011

Louis Desnoyers, [en ligne]. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/louis-desnoyers/>, consulté le 19 avril 2011.

Médiadico, [en ligne]. URL : <http://www.mediadico.com/dictionnaire/definition/betises/1>, consulté le 18 mars 2011

Naître sous l'Ancien Régime [en ligne].

URL : <http://histgeo.free.fr/quatrieme/rois/enfant.html#Anchor-La-23240>, consulté le 16 avril 2011

Pierre-Joseph Proudhon, [en ligne]. URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre-Joseph_Proudhon, consulté le 20 avril 2011

Pim Pam Poum [en ligne].

URL : http://www.bandedessinee.monespace.net/personnages/pimpampoum/pim_pam_poum.html, consulté le 20 avril 2011

Pim Pam Poum, wikipédia [en ligne]. URL : http://fr.wikipedia.org/wiki/Pim,_Pam_et_Poum, consulté le 20 avril 2011

Séquence sur Cornebidouille, [en ligne].

URL : <http://mainsquatre.canalblog.com/archives/2008/02/10/7896945.html>, consulté le 29 avril 2011

Sylvie de Mathuisieulx, site officiel, [en ligne]. URL : <http://www.sdemathuisieulx.com/>, consulté le 29 mars 2011